

Le Bulletin Freudien n° 8

Juin 1987

(1) TROIS LEÇONS SUR LA NEVROSE OBSESSIONNELLE

CONFERENCES DE CHARLES MELMAN

Les samedis 29 novembre 1986, 31 janvier et 21 mars 1987.

Durant l'année 1986-1987, Charles MELMAN a choisi la névrose obsessionnelle comme thème des leçons qu'il a données à Bruxelles, à l'invitation de notre groupe. Nous en reprenons ci-après la transcription, qui a été assurée par Denise LACHAUD.

PREMIERE LEÇON*

(3) Hier soir à Lille, des amis me faisaient remarquer que sur la névrose obsessionnelle il avait été peu écrit après FREUD et il m'était demandé si j'avais une réponse à ce phénomène. Et je me demandais si effectivement, les élèves de FREUD n'avaient pas à propos de la névrose obsessionnelle le choix soit de répéter le système explicatif organisé par FREUD, encore que FREUD, en particulier dans cette observation princeps de l' *Homme aux rats* prenne le souci sans cesse de dire que tout ça est provisoire, qu'il faudrait être capable d'en dire beaucoup plus, d'avancer sur la question de la névrose obsessionnelle. Je veux dire que FREUD ne clôt rien à ce sujet, mais en tout cas il semble que les élèves aient eu à l'égard de la question une attitude qui consistait soit à répéter les concepts de FREUD dans un usage dès lors un peu automatique soit d'éprouver le risque de devoir s'en séparer et donc étaient peut-être, à cause de cela, réticents pour reprendre la question de la névrose obsessionnelle.

Il semble qu'avec l'enseignement de LACAN nous puissions trouver un autre dossier et qui consiste ni à répéter les concepts de FREUD, mais à nous servir de son propre questionnement pour le poursuivre avec ce que LACAN nous a apporté.

Je commencerai, si vous le voulez, par ce type de remarque encore : il y a eu le week-end dernier à Paris des Journées qui ont mêlé les psychiatres et ce groupe qui s'appelle "L'Evolution Psychiatrique" aux analystes de l'Association Freudienne. Et ça a été des Journées, je

(4) dirai, expérimentalement très intéressantes pour nous faire comprendre cette formulation de LACAN qui vous paraît, je pense, énigmatique et qui consiste à dire que le sujet de la science c'est le sujet hystérique. Pourquoi ? Et ça va nous permettre d'introduire la question de la névrose obsessionnelle.

* 29 novembre 1986

La question posée à l'occasion de ces Journées, c'était la pensée scientifique en psychiatrie. Et ce que l'on a vu très clairement, c'est s'organiser, en quelque sorte, deux camps qui ne recouvreraient pas forcément ceux des psychiatres et des psychanalystes. L'un de ces camps étant celui qui avait le souci de la rigueur, c'est-à-dire de la science, c'est-à-dire d'une

démarche qui a comme propriété, comme vous le savez, justement, d'exclure tout ce qu'il en est de la subjectivité, c'est le propre de la démarche scientifique que de mettre en place un système formel organisé par une syntaxe qui est capable de fonctionner tout seul, c'est-à-dire sans même qu'il y ait de sujet pour l'animer, une machine, on peut parfaitement la faire fonctionner comme les machines modernes, comme les ordinateurs, une fois qu'il y a le programme, qu'il y a le langage, et qu'il y a le choix d'une syntaxe, c'est-à-dire d'un programme, d'un logiciel, ça tourne absolument tout seul sans même qu'il y ait besoin de quelqu'un pour recueillir les résultats, n'est-ce pas ?

Donc ceux qui étaient partisans d'une démarche scientifique avec pour corollaire ce qui se trouvait exclure, donc, le sujet, et puis d'autres qui, au nom d'une défense de la subjectivité, de la liberté, de la création, de l'innovation, de etc ..., venaient en quelque sorte dénoncer la démarche scientifique en disant qu'elle était incapable de couvrir tout le champ puisque justement elle excluait, elle rendait forclos une position qui, pour les psychiatres comme pour les psychanalystes, est tout à fait essentielle et qui est la position du sujet. Et que donc on ne pouvait pas s'en remettre à la démarche scientifique pour régler ce qu'il en était de notre domaine puisque nous, nous avons à tenir compte de ce qui venait constamment parasiter et déranger la science et ce qui venait la contredire, et qui était la proposition subjective. Et je dirai que, sensiblement, le débat en est resté au niveau de ces deux démarches dont vous voyez qu'elles sont beaucoup plus complémentaires (5) qu'antinomiques. Je veux dire qu'on pourrait dire à la limite qu'il est rare que l'une se produise sans que l'autre n'émerge, que l'une appelle l'autre.

Et pour préparer ces Journées, par exemple, je m'étais intéressé à l'ouvrage d'un mathématicien français qui jouit d'une certaine renommée et qui est René THOM, qui n'avait pas voulu venir à l'occasion, pour nos Journées, peu importe, et je lisais donc un ouvrage de René THOM et où je voyais combien ce scientifique avait littéralement farci son ouvrage d'appréciations à proprement parler subjectives sur les mathématiques et sur les sciences. C'est-à-dire que lorsqu'il avait à se prononcer sur les mathématiques ou sur les sciences, la position qu'il prenait n'était plus celle d'un scientifique mais était celle d'un sujet quelconque c'est-à-dire qu'il avait des jugements de valeur, des jugements à l'emporte-pièce, des jugements qui pouvaient, personnellement par exemple, me sembler, comment dire n'avoir d'autre prix, d'autre intérêt, comment dirais-je, que d'être ceux d'un sujet quelconque. Non plus ceux du mathématicien qualifié qu'il était, mais ceux d'être un sujet qui avait des opinions, et qui disait que les mathématiques bourbaquistes c'était d'un formalisme mort, que la théorie des ensembles n'avait jamais servi à rien, que les théories quantoriennes étaient baroques, etc, etc et que lui ce qu'il aimait dans les mathématiques, c'étaient les choses "fluides et souples". Ce qui était assurément son droit, je ne le lui conteste ... je n'ai aucun titre pour le lui contester. Mais, comme on le voit bien, il ramenait, il n'hésitait pas à ramener lui-même son fait pour un secteur des mathématiques à une position qui était une position tout à fait subjective. C'est-à-dire que cette division qu'on avait pu constater à l'occasion de ces Journées entre partisans d'un côté ou de l'autre, eh bien cette division, on la voyait chez René THOM passer à l'intérieur de lui-même. Ce qui est le cas, à vrai dire, le plus, le plus ordinaire. Et c'est comme cela que nous pouvons donc saisir ce que LACAN veut dire quand il dit que le sujet hystérique c'est le sujet de la science. C'est aussi, pour ceux d'entre vous qui avez suivi ses *Ecrits* et en particulier ce qu'il raconte à propos de Descartes, pour expliquer combien le sujet auquel nous avons affaire en tant que sujet de l'inconscient n'est rien que

celui produit par un système formel, celui des petites lettres, des petites lettres de l'alpha(6) bet, et en tant que ce sujet en était forclos. C'est-à-dire qu'il venait se retrouver dans le réel.

Remarque qui n'est pas tout à fait subsidiaire : il y a, comme vous le savez, un secteur de la science, des mathématiques qui inclut le sujet. Et c'est, comme vous le savez, la théorie de la relativité où la position de l'observateur, comme vous le savez, est déterminante pour le résultat des calculs. Autrement dit, dans la théorie de la relativité, on est bien amené à tenir compte de la position du sujet.

Mais pour nous en analyse, est-ce que nous en sommes, nous, confinés à ce qu'il en serait de cette opposition vaine entre d'une part démarche scientifique et d'autre part ce qu'il en serait de l'irrationalité introduite dans la science par le sujet; ou est-ce que nous n'avons pas à faire attention à ce que LACAN a dit là-dessus lorsqu'il dit que le sujet est à compter toujours et qu'il faut toujours tenir compte du sujet, c'est-à-dire le compter comme '+1'. C'est-à-dire que LACAN lui aussi réintroduit la position du sujet de notre théorie, c'est-à-dire la fait fonctionner non pas dans sa place hystérique qui est de venir brouiller les cartes et de dire "tout ça c'est du vent et ça ne résout pas la question du réel, ce réel où en tant que sujet je me trouve", mais où LACAN dit que ce sujet ne relève pas moins d'un traitement à proprement parler par le calcul puisqu'il faut compter avec lui et le compter comme "+UN".

Et je me permettrai peut-être de dire ou de redire à cette occasion, je ne sais pas si nous en avons déjà parlé, que son organisation des cartels avec ce fameux "+1" ne me semble pas à entendre autrement que comme le souci d'introduire dans le travail d'un groupe cette participation du sujet, c'est-à-dire non pas à organiser là aussi le travail du cartel comme se prêtant à ce clivage entre ceux qui seront pour la rigueur et d'autres qui de façon tout à fait complémentaire et automatique, vont dès lors prendre la position qui consistera à dire : Ah oui mais enfin, hein, tout ça, hein ... c'est bien joli mais ça ne résout pas toutes les questions que je me pose, ça ne résout pas nos questions cliniques puisqu'au fond ce qui fait la clinique, c'est bien la position du sujet, c'est-à-dire ce qui ne parvient jamais à se satisfaire parfaite-

(7) ment des systèmes formels, des théories ce qu'on appelle, vous savez, ce fameux clivage, chez nous, ce clivage entre théorie et clinique est-ce que ce n'est pas justement quelque chose qui recouvre la même dichotomie et où LACAN nous dit : il y a à tenir compte du sujet, c'est-à-dire à venir intégrer dans le travail, non pas à le considérer soit comme une série, soit comme ce qui aurait à en être rejeté, soit comme ce qui va introduire un clivage dans le groupe, une séparation entre tenant d'éthiques ou de démarches différentes, mais nous avons à tenir compte du sujet comme "+1", c'est-à-dire comme représentant cette place où il vient se dire: ce n'est pas ça ! Tout ça c'est très bien, mais ce n'est pas ça ! Et donc cette place nous avons à la considérer, à la traiter, si je puis dire, de façon, comment dirais-je ? de façon non moins rigoureuse que les autres.

Je pense qu'au cours du développement nous allons voir pourquoi ces préambules, justement, concernant la névrose obsessionnelle ; je pense que ce que je viens déjà d'évoquer vous rend sensible le fait qu'effectivement il y a dans la névrose obsessionnelle ce souci que vous savez d'organiser une chaîne, en quelque sorte, dont la causalité serait établie, dont la causalité serait rigoureuse et qui viendrait, en quelque sorte, exclure, qui viendrait forclure les éléments cause de perturbation dans la chaîne. Et pourquoi ne pas tout de suite anticiper sur les développements ? Vous savez combien la névrose obsessionnelle n'y parvient pas puisque ce qu'ainsi elle forclot va lui revenir du côté du réel et qu'elle va se trouver, la névrose obsessionnelle, sans cesse embarrassée par les ce type de résurgence de ce qu'elle croyait avoir pourtant réussi à éliminer.

Mais ceci, donc, est une anticipation ; et reprenons avec FREUD des questions plus méthodiques.

La première de nos questions, c'est celle qui se pose à FREUD avec le problème du choix de la névrose.

(8) Pourquoi est-ce que certains passent du côté de l'hystérie et d'autres du côté de la névrose obsessionnelle ? Et vous connaissez sa réponse qui est que cela est lié à des expériences sexuelles de l'enfant ayant eu des vécus - Erlebonis - différents ; c'est-à-dire que dans l'hystérie il s'agirait d'expériences sexuelles qui ont été traumatiques et vécues avec déplaisir alors que dans la névrose obsessionnelle il se serait agi d'expériences vécues avec une grande jouissance.

Il est bien clair que ce qu'aussitôt ce genre de mise en place nous évoque, eh bien elle nous évoque ceci c'est que, à titre d'objection, c'est que si le petit ou la petite hystérique a vécu, si l'enfant a vécu cette première expérience dans le registre du traumatisme et du déplaisir, c'est peut-être bien qu'il était déjà hystérique, et s'il l'a vécue avec cette intensité de plaisir, c'est peut-être bien qu'il était déjà obsessionnel.

Donc, il est difficile, en quelque sorte, pour nous en tout cas, de rapporter un devenir névrotique à ce qu'il en aurait été du vécu d'une expérience primaire. A supposer d'ailleurs qu'on puisse parler d'expérience primaire dans ce registre. Et d'ailleurs ce n'est pas quelque chose que l'on retrouve si aisément dans l'analyse à part, à part les expériences hystériques ; mais de l'enfant, c'est déjà plus délicat.

Alors évidemment, nous sommes tentés là encore de faire supporter cette dichotomie névrose obsessionnelle/hystérique, par cette autre dichotomie essentielle qui est la dichotomie homme/femme, et en se fondant sur des apparences statistiques dire : eh bien d'un côté voilà, c'est la façon dont homme et femme choisissent leur névrose, c'est-à-dire leur façon de se défendre contre la castration, et il y a vraisemblablement là-dedans une part de vérité.

Sauf que, comme nous le savons, voilà encore cette objection qui n'est pas sans prix, nous savons qu'il y a de très nombreux cas d'hystérie masculine même si cliniquement ils sont mal recensés, et nous savons aussi qu'il y a des cas authentiques de névrose obsessionnelle féminine. Autrement dit qu'il ne semble pas que ça soit l'anatomie, là, qui fasse le destin. Alors c'est quelque chose que je vous propose de tout à fait simple et qui peut nous servir de support pour la suite, c'est que nous savons que l'anatomie ne vient pas forcément recouvrir les places

(9) où le sujet vient se ranger, nous savons, grâce aux formules de LACAN, grâce aux formules de la sexuaton de LACAN, nous savons qu'il y a un côté homme et un côté femme, qu'il y a deux façons de se situer par rapport à la castration avec, du même coup, deux organisations subjectives différentes, deux modes de jouissance différents, deux logiques différentes. Autrement dit, nous savons qu'il y a deux places différentes. Deux places c'est-à-dire des lieux qui permettent au sujet de venir se loger quel que soit son sexe anatomique -et nous savons combien ce cas n'est pas rare, je veux dire que le sexe anatomique ne suffit pas toujours pour déterminer de façon absolue le choix de la place où l'on vient se caser : il suffit au petit garçon, par exemple, de prendre le parti de la femme, de sa mère, ou d'estimer que la position hystérique maternelle est pour lui la meilleure garantie, ou celle qui correspond le mieux, par exemple, à ses rancoeurs oedipiennes, je veux dire où il hérite, comment dirais-je ? De la rancoeur oedipienne maternelle en venant se ranger de son côté pour, par exemple, pouvoir connaître un destin hystérique. Et nous savons que la petite fille peut aussi prendre le choix d'une position virile, de venir à la place d'où se supporte la virilité, cette place marquée par la castration, pour des raisons qui peuvent tenir d'un refus d'identification à sa mère, donc que ce n'est pas l'anatomie qui tranche en dernier ressort mais le choix.

Et c'est bien là où la responsabilité du sujet est engagée. C'est-à-dire que ce n'est pas seulement le destin anatomique biologique dont il a hérité mais son option à lui, et donc nous avons peut-être pour comprendre la névrose obsessionnelle, le choix de la névrose, à avoir dans l'esprit ces deux places et penser, donc, que l'hystérie est une façon de répondre à la castration quand on est venu se situer du côté femme, de répondre à la castration, c'est-à-dire par exemple, c'est très facile de s'affirmer comme sujet non castré, comme un affirmé, affiché dans sa totalité, c'est lorsque la position du sujet vient en position maîtresse, c'est le propre, comme vous le savez, du discours hystérique, et que la névrose obsessionnelle est peut-être bien la façon de répondre à la castration quand on est venu se ranger du côté mâle. C'est-à-dire quand on se trouve affronté à la castration. Et que la névrose obsessionnelle est peut-être justement la manière névrotique de répondre, de se défendre contre la castration et peut-être bien est-ce ce que nous avons à étudier.

(10) C'est-à-dire comme vous le voyez, la façon de se défendre névrotique ment contre la castration quand on est venu se ranger du côté mâle.

Il y a tout de suite une autre question qui surgit et qui vient rompre cette symétrie que je viens de mettre en place entre hystérie et névrose obsessionnelle et qui est la suivante : c'est que LACAN nous dit que l'hystérie est un discours ; comment se fait-il que nous ne retrouvions pas trace de la névrose obsessionnelle là encore en position symétrique puisque nous sommes toujours en train spontanément de chercher des symétries entre hommes et femmes, n'est-ce pas, pourquoi est-ce que nous ne voyons pas chez LACAN la possibilité d'articuler ce qu'il en serait d'un discours obsessionnel ?

Je crois que notre attention mérite de s'arrêter un instant sur ce point dans la mesure où il s'agirait de saisir ce que LACAN entend par structure puisqu'il a pu dire que l'hystérie était une structure mais pas les autres névroses, ni l'obsession, ni la perversion, ni la phobie. Alors, est-ce que nous ne sommes pas conduits là à essayer de nous mettre un petit peu au clair sur la notion de discours, de structure, et de savoir pourquoi LACAN écarte la névrose obsessionnelle du concept de structure ?

La question du discours, de ce qui fait les discours, eh bien, vous l'avez, je suppose, je pense, étudiée, ça, nous en avons déjà ici parlé plusieurs fois, vous le savez, les discours s'articulent à partir de quatre places dont les deux qui vont nous intéresser là tout de suite, immédiatement, sont les places de l'agent, place dite aussi maîtresse et puis la place de l'Autre, du grand Autre qui est dite aussi la place de la jouissance.

Comme vous le voyez, tout se passe comme si nous avions affaire dans le jeu du signifiant à une répartition, comme si le jeu du signifiant se prêtait à l'isolement de deux places, l'une étant celle d'où ça commande, et l'autre étant celle qui se prête, qui s'offre à la jouissance. Ce que nous savons tout de suite, et c'est d'ailleurs pourquoi ces places vont être d'abord supportées par ces deux signifiants S1 et S2, S1 pour

(11) le signifiant maître, S2 pour le signifiant qui supporte la jouissance alors ce que nous savons tout de suite, c'est que ces deux places n'existent en tant que telles que parce que manquent les places qui permettraient le rapport sexuel. C'est parce qu'il n'y a pas de rapport sexuel, parce qu'il n'y a pas une place homme et une place femme, qu'il n'y a pas dans la structure ce qui viendrait, ce qui permettrait l'isolation d'un "être homme" et d'un "être femme", ce qui, je suis en train de faire de la clinique, il ne s'agit pas de métaphysique, ce qui nous garantirait en quelque sorte, à chacun d'entre nous dans notre être, notre rapport à notre sexe propre et à celui du partenaire ; vous voyez combien les problèmes, si cela existait, combien tous nos problèmes seraient résolus, et au premier chef les problèmes névrotiques,

puisque la défense contre la castration c'est bien contre ceci, c'est qu'elle nous laisse dans le désêtre eu égard à ce qui concerne notre appartenance sexuée. Et que les identifications ne peuvent se faire que sur des modes complexes que je ne vais pas développer ici.

Donc ces deux places dans les discours elles n'existent, elles ne sont là, celle du maître et celle de la jouissance, que parce que fait défaut le rapport sexuel. Et ce que dit LACAN c'est que ce sont ses deux places qui font qu'à défaut de rapport sexuel, eh bien nous nouons des rapports sociaux.

Nous savons, il y a du lien social, que nous sommes des animaux politiques. C'est-à-dire que nous vivons en société et que le lien social joue l'importance, pour nous, dans le règne animal, il y a, bien entendu, des sociétés animales ... je ne vais pas reprendre ce pont aux ânes, mais en tout cas vous savez combien chez nous le lien social a, je dirai, cette importance, ce privilège, et je passe, évidemment, sur l'érotisation également qui le spécifie.

Quoi qu'il en soit, ce serait donc par les places déterminées par le signifiant et par la rotation qu'elle permet aux termes qui viennent s'y loger, c'est par là que s'organisent des discours, donc, qui structurent le lien social. Et je ne vais pas non plus épiloguer sur toute cette clinique extrêmement, extrêmement riche, etc... mais où vous voyez tout de suite comment l'hystérie constitue l'une des

(12) modalités du lien social, l'une des façons de nouer rapport avec l'autre dans cette configuration particulières où le \$ qui est la position subjective s'affiche en position maîtresse vient dans ce lieu maître et met le maître en position de jouissance, en position d'Autre \$ qui, en quelque sorte, interpelle S1 en position de jouissance.

Si vous voulez de cela une illustration clinique, vous l'avez dans cette formule tellement vraie et toujours tellement actuelle que l'hystérique est celle qui veut régenter le maître, hein ! Par exemple, voilà par exemple ... le type ... le discours en rend merveilleusement compte. C'est-à-dire comment la position subjective vient là en position maîtresse pour interpeller le maître dont il s'agit de jouir. Et il n'est pas nécessaire que je vous, que je vous ramène sur la table Charcot et tout ça, mais si vous relisez toute cette aventure, l'aventure Charcot, avec ces formules, vous êtes saisis par leur pertinence, n'est-ce pas, c'est-à-dire combien Charcot était parfaitement manipulé par ces remarquables hystériques qui en faisaient absolument ce qu'elles voulaient, n'est-ce pas, et si vous allez chercher chez Janet, eh bien vous verrez combien les écrits de Janet sur l'hystérie sont entièrement soufflés par les hystériques. Les concepts de Janet, or vous voyez là comment l'hystérique vient servir le discours du maître, n'est-ce pas, par exemple le terme de double personnalité, concept de ... qu'on va retrouver, d'ailleurs chez Breuer, chez Breuer dans les "*Etudes sur l'hystérie*". Il y a beaucoup de concepts janetiens et des concepts dont on voit bien comment ils viennent directement de chez l'hystérique, n'est-ce pas, c'est-à-dire comment vraiment elle lui souffle sa copie, au maître, n'est-ce pas.

Donc, l'hystérie comme un discours. Une façon de nouer lien social. Ce qui explique le fait qu'elle soit parmi nous parfaitement tolérée. Je veux dire qu'elle fasse partie de notre normalité, c'est encore quelque chose qu'il faut, je crois, bien considérer ; ça n'est que dans des cas, comme vous le savez, tout à fait extrêmes et spéciaux que l'hystérie rentre dans le champ de la pathologie. Je dis qu'elle fait partie de notre normalité puisque c'est notre façon d'aimer notre subjectivité. Il y a eu au cours des Journées que j'évoquais tout à l'heure toute une série de propos qui consistaient à présenter la subjectivité comme

(13) le rempart ultime de la liberté individuelle et combien nous avons, en quelque sorte, à veiller à sa préservation et à la sauver des traitements scientifiques, n'est-ce pas.

Je passe sur toute la littérature romanesque qui en général n'est rien que l'apologie de cette position subjective, je passe sur tout ça ; ce n'est que pour rappeler combien l'hystérie, comment dirais-je ? nous sommes normalement dedans. Par normalement, je n'entends pas seulement la référence à la norme mâle que ... référence que fait LACAN, mais par le fait que c'est l'une de nos façons communes, en quelque sorte, de nouer rapport avec un semblable. Et y compris, je ferai ... je reprendrai cette remarque tout à l'heure, y compris quand on fait une conférence, par exemple où on peut faire, on peut la faire selon des modalités, deux modalités différentes la modalité obsessionnelle ou la modalité hystérique. Je reviendrai un petit peu là-dessus.

Quoi qu'il en soit, pourquoi la névrose obsessionnelle ne pouvons-nous pas dire qu'elle soit un discours ?

Bien que dans le travail, dans le volume que l'Association en Belgique a bien voulu publier, vous voyez le texte d'un de nos amis, c'est un texte fort intéressant et où il s'emploie à essayer de faire entrer la névrose obsessionnelle dans le cadre d'un des discours existants et en particulier le discours universitaire.

Eh bien, malgré cette tentative, je crois que nous pouvons retenir que la névrose obsessionnelle n'est pas un discours parce que la névrose obsessionnelle ne consent pas à cette place de l'Autre que les discours, eux par contre, établissent. Je veux dire que l'un des modes de défense de la névrose obsessionnelle contre la castration est justement de mettre en cause cette place Autre qui est en haut et à droite dans les discours, et à la fois de tenter de l'annuler tout en la préservant. Je veux donc dire qu'il y a là une attitude éminemment conflictuelle à l'égard de cette place dans la névrose obsessionnelle, alors que dans l'hystérie cette place est au contraire éminemment privilégiée et qu'il s'agit justement toujours de maintenir l'instance Autre, n'est-ce pas, ça fait partie du style hystérique, hein, de rappeler que tout ça c'est bien joli mais qu'il y a la différence, quand même, et qu'il

(14) ne faudrait pas tous nous uniformiser, etc, alors que, puisque je me sers du terme d'uniformisation, vous savez au contraire combien cela constitue un idéal de l'obsessionnel et que lui, donc, cette place, il cherche à l'annuler tout en ne pouvant jamais s'y résoudre. Et c'est sans doute cette singularité de la position obsessionnelle qui nous rend compte, qui nous rend compte pourquoi l'obsession ne vient pas si aisément se ranger à l'intérieur d'un discours, et qui nous rend compte aussi pourquoi la pensée obsessionnelle est si volontiers marquée, comme vous le savez, de crainte destructrice et homicide, si volontiers marquée puisque justement la place de l'Autre, fut-elle occupée par un petit autre, eh bien c'est une place à laquelle elle se résout mal et qu'elle cherche sans cesse à l'annuler comme je le disais un petit peu plus tôt. Annulation qui peut parfaitement subjectivement s'éprouver comme une tentative de suppression opérée sur le semblable.

Quoi qu'il en soit, nous voyons bien là que ce que LACAN appelle structure et en tant que c'est le langage qui, ladite structure la met en place, ce que LACAN entend par structure ce sont des discours en quelque sorte qui, du fait du défaut de rapport sexuel, c'est-à-dire de la castration, organisent une modalité du lien social. Et donc que l'hystérie à cet égard est beaucoup plus un discours qu'une névrose. On peut, à proprement parler, dire qu'elle n'est névrose que lorsque justement elle vient se servir de ce type de discours pour, je dirai, casser le lien social et à ce moment-là faire pathologie. Et à ce moment-là faire névrose. Elle ne fait à proprement parler névrose que lorsque justement au lieu de contribuer à faire fleurir, à fortifier le lien social, elle prend une position qui vient le rompre. Je ne sais pas, moi, le mutisme, par exemple, l'anorexie, ou le refus d'occuper une place féminine; tant, bien entendu, que l'hystérique, par exemple, consent à occuper cette place et à encourager à

fortifier le lien social, tout le monde ne lui trouve que du bien, tout le monde s'en félicite
Bravo l'hystérique !

Je dis bien, ça ne commence à faire symptôme que lorsque d'une position névrotique elle vient en quelque sorte s'en défendre, elle vient se retirer, se mettre hors-jeu, se faire hospitaliser par exemple. Or

(15) c'est là qu'elle commence à nous casser les pieds. Autrement tout le monde est bien content.

Donc pour la névrose obsessionnelle, le fait qu'elle, névrose, ne participe pas de ce qui entretient le lien social mais se situe d'emblée donc, non pas dans le registre d'une structure mais dans le registre d'emblée d'une névrose, c'est-à-dire de ce qui vient disloquer, vient rompre le jeu social.

Tout à l'heure je parlais du style de conférence. C'est aussi un point que, pour m'assurer, j'évoquais hier soir, à Lille, mais qui je pense, où vous allez je crois reconnaître immédiatement une touche clinique puisqu'il semble que ce soit, en quelque sorte, le garde-fou que vous souhaitiez vous donner pour être certains que vous ne laissiez pas égarer dans les arcanes de théories dont on ne sait pas où elles vous mènent et qu'il s'agit de garder les pieds sur terre, eh bien je pense que vous savez par expérience qu'il y a grosso-modo deux types de conférenciers : il y a par exemple ce qui se produirait si je vous lisais ma conférence dûment dactylographiée, hein, conférence où je vous aurais annoncé les paragraphes, premièrement, deuxièmement, troisièmement, ce que je compte développer, et puis après une conclusion, et où je vous lirais cela ; conférence, donc, dont la rigueur serait garantie par l'écriture même car l'écriture appelle, en quelque sorte, la rigueur, c'est-à-dire un enchaînement qui soit consistant, et qui provoquerait vraisemblablement sur vous cet effet qui ne manque pas de provoquer les conférences quand elles sont lues, c'est-à-dire l'endormissement.

Pourquoi? Pourquoi l'endormissement puisqu'il s'agit effectivement, dans ce type d'ordonnement, d'abolir le sujet, de le retrancher, de le mettre out, et c'est effectivement l'un des procès, comme vous le savez, qui mène au sommeil.

Si vous vous trouvez le soir en vous couchant un peu trop, comme ça, en tant que sujet, concerné par les problèmes de la journée, vous n'arrivez pas à trouver le sommeil. Pour trouver le sommeil, il faut qu'en tant que sujet vous ayez renoncé justement à ces tourments de la journée, n'est-ce pas, bon !

Donc, la procédure de la lecture, d'ailleurs, pour vous endormir, vous

(16) prenez volontiers un texte, écrit, n'est-ce pas, pour qu'il vous amène, comme ça, doucement à ... c'est un excellent, c'est le meilleur des somnifères; donc vous connaissiez très bien ce style dont je parle, à vrai dire, avec un manque total d'humour, parce que c'est clinique, c'est comme ça! Et puis, il y a le style, au contraire, hystérique qui consiste à non pas chercher l'évanouissement du sujet, son retranchement, mais qui consiste à sans cesse parler d'une place où le sujet de l'énonciation est sollicité, où il intervient dans le propos, et donc où il se manifeste en position d'éveil, et dès lors est éventuellement susceptible dans les meilleurs des cas d'entretenir l'éveil, du même coup, dans l'auditoire.

LACAN, comme je le faisais encore remarquer, disait volontiers qu'il parlait d'une position hystérique qui est aussi, bien entendu, la position de l'analysant.

Il vous arrive peut-être, ou peut-être avez-vous constaté que cela arrivait, à vous ou à votre analyste, de s'endormir au cours d'une séance. Je vois que je provoque la réprobation ou du scandale, mais ce sont des choses qui ont pu se produire, il y a très longtemps,

évidemment ! ... Eh bien, il y a des types de propos chez des analysants qui vraiment ont des pouvoirs hypnogènes redoutables ! Je veux dire... où il faut, effectivement, que l'analyste fasse jeu de ce qu'on appelle de la résistance, c'est-à-dire qu'il ne cède pas à ce à quoi il est là délicieusement invité, n'est-ce pas ; c'est-à-dire à pouvoir, comme ça, s'éclipser, ce qui ensuite lui sera reproché avec la plus grande vigueur. Il ne sera pas du tout ... du tout bien vu, bon !

*

LACAN disait : je suis un hystérique sans symptôme. Cela veut dire, que, effectivement, il tenait la place, sa place d'enseignant, une position qui n'était donc pas d'obsessionnel. Pourquoi il n'aurait pas dit : je suis un obsessionnel sans symptôme ? Pourquoi pas ? Je suis un hystérique sans symptôme, c'est-à-dire que je parle de ce lieu qui est le lieu de l'énonciation, de ce lieu qui est occupé par le sujet, même si d'occuper ce lieu je n'en fais pas le prétexte à des symptômes, c'est-à-dire à ce qui est habituellement le type de roman et de reven-

(17) dication, de revendication romancée ou génératrice de symptômes qui est en général accolée à cette position qui est la façon dont cette position vient habituellement se traduire cliniquement. C'est sans doute pour ça qu'il pouvait dire je suis un hystérique sans symptôme.

*

Maintenant, encore l'une de ces questions laissées en suspens par FREUD et devant laquelle il semble que nous soyons toujours aussi embarrassés et qui est la question de savoir pourquoi les symptômes de l'hystérie se traduisent dans le corps, alors les manifestations obsessionnelles sont avant tout, ont pour siège la pensée.

Je rappelle, je vous rappelle à cette occasion, je vous rappelle le type de topologie mise en place par FREUD à l'origine, dans ce schéma quadrangulaire qui figure dans les lettres à FLIESS et où, vous savez, il sépare la psyché du corps par une frontière où il explique l'hystérie par le passage dans le corps de représentations refoulées, incompatibles, alors que dans l'obsession il suppose que ces représentations restent dans le lieu de la psyché et que le mode de défense sera donc beaucoup plus l'isolation ou l'annulation que le refoulement. Vous connaissez ce type de mise en place chez FREUD. Mais, à l'évidence, c'est une mise en place qui est restée tout à fait fragile puisque FREUD ne l'a pas reprise avec la seconde topique et que nous sommes restés ensuite tout à fait dans l'incertitude concernant le pourquoi de cette, là encore, dichotomie entre hystérie et névrose obsessionnelle. Et alors, est-ce que nous pouvons, nous, aujourd'hui, avancer là-dessus quelque chose d'un peu plus précis ?

Eh bien, je vous propose que cette autre topologie que j'ai évoquée pour vous, c'est-à-dire la distinction de ces deux places : celle de l'agent et celle du lieu de l'Autre ou encore du lieu de la jouissance, que ces deux places nous permettent peut-être de comprendre pourquoi les symptômes se produisent tantôt d'un côté, tantôt dans une place et tantôt dans l'autre. C'est-à-dire que ce qui les déterminerait ce serait justement la place où le sujet viendrait prendre appui, viendrait organiser sa jouissance et la défense contre la castration. Puisque

(18) le lieu de l'Autre, le lieu de la jouissance, c'est aussi bien le corps. Le corps est tout à fait apte à représenter ce lieu Autre, et donc nous pouvons ici être moins surpris de concevoir comment le sujet, qui vient en quelque sorte se loger en ce lieu, du même coup trouve expression, si je puis dire, naturelle à ses symptômes en ce lieu-même, ignorant d'ailleurs que ce lieu est aussi celui du corps, mais que par un effet, si je puis dire, de localisation au même endroit, les symptômes ne puissent, en quelque sorte, que s'exprimer en ce lieu puisque c'est là, c'est là qu'il est, et donc avec les moyens de ce lieu, c'est-à-dire le corps, les moyens d'expression dont dispose ce lieu, le corps devenant là dans l'hystérie le moyen, comme vous

le savez, d'articuler un certain nombre de formules, de propos, de les traduire, de les offrir au déchiffrement, le corps donc, devient là, en quelque sorte, le support à des formulations, le support de pensées. Tandis que pour celui qui vient s'abriter, trouver recel du côté mâle, du côté viril, du côté du S1, eh bien on peut supposer que les symptômes viendront se produire dans le lieu qui est celui où prend son origine, prend sa force, là ce sera donc dans le registre des propos, des discours articulés et de ce que nous appelons du même coup la pensée qui viendront se manifester les symptômes.

Autrement dit, ne pas céder ici à cette topologie rudimentaire et qui nous est chère, qui nous fait séparer la tête du corps, mais essayer de penser que cette topologie imaginaire qui sépare tête et corps est supportée en fait par une topologie beaucoup plus fondamentale, c'est-à-dire qui, elle, est symbolique, et qui organise des lieux qu'imaginativement nous allons attribuer à la tête ou au corps selon l'endroit.

Une remarque encore et qui fut faite à l'occasion de ces Journées avec les psychiatres.

Est-ce que c'est vrai que le cerveau est le siège de la pensée ? Puisque la psychiatrie biologique s'attache, pour aller dans le sens du progrès, à démonter avec beaucoup de talent et beaucoup d'ingéniosité, à démonter les processus neuroniques, les neuro-médiateurs, les ... etc, enfin tout ce qui, en quelque sorte, constitue le support anatomique, biologique, etc, au jeu de la pensée. Mais nous, est-ce que nous pouvons tenir que le cerveau est le siège de la pensée ? Quand on sait tout

(19) ce que notre pensée, la pensée de chacun et en tant qu'elle se déroule apparemment grâce à ce support cérébral ? Eh bien, quand on sait tout ce que le jeu de la pensée de chacun doit au discours constitué, puisqu'il est rare que l'un ou l'autre nous inventions grand-chose ; nous ne faisons, en quelque sorte, que brancher des parasitages de cogitations sur des discours constitués auxquels nous nous référons. Moi-même ici, regardez comment je ne cesse de me référer à des pensées constituées. Alors, vous me direz, je me réfère à des discours constitués, vous me direz : oui, mais ces discours constitués ils étaient déjà l'effet de pensées. Mais les pensées de FREUD, les pensées de LACAN, les pensées d'autres, elles sont venues elles-mêmes s'articuler en réponse à d'autres pensées. Il nous faut concevoir que le siège des discours qui est ce qui nous anime les uns et les autres, que ce siège ne peut, en quelque sorte, venir se restreindre au support, au cérébral, que les discours, ils sont partout. Ils sont bien évidemment, par exemple, dans la charpente de ce bâtiment, dont la distribution ne correspond pas simplement à des lois d'architecture comme vous le savez. Vous savez combien la façon dont on peut faire un toit, le toit d'un bâtiment vient emporter toute une rhétorique, toute une philosophie, toute une métaphysique, je ne vais pas développer celle qui est incluse, par exemple, dans la charpente ici visible ; la façon où on a distingué les populations selon la façon dont elles faisaient, dont elles faisaient les toits. Et combien tout ceci emporte avec soi de la pensée qui est là. On dira : c'était déjà la pensée des architectes, la pensée de gens, etc... Cette pensée, comme je le disais à l'instant, était elle-même réponse à des discours.

Ce que je veux dire par là, c'est que nous n'avons pas à tenir malgré l'apparence de progrès qu'a constitué la localisation cérébrale, n'est-ce pas, vous savez, quand on a enfin découvert, au 17ème siècle, c'était qui ? C'était SYDENHAM, que les processus, ça se déroulait, qu'il ne fallait pas les chercher ... n'est-ce pas, quand on imaginait que l'âme était du côté du coeur, du côté de ce qui bouillonnait, là, de ce qui battait et bouillonnait, comment dirais-je ? Plus heuristique que celle de la location intracérébrale ou corticale.

Et encore cette remarque, peut-être que l'on pense beaucoup avec son corps ? C'est-à-dire quoi ? C'est-à-dire le type de jouissance

(20) sur lequel on peut buter, c'est bien avec son corps que l'on jouit. C'est bien le lieu où la jouissance, en quelque sorte, vient se boucler sur un certain ratage, sur un certain échec.

Alors peut-être bien que c'est là qu'un réel dans le corps vient s'ancrer qui permet à la pensée de trouver son trajet. Et, il suffit, comme vous le savez, comme le faisait remarquer FREUD, que le corps soit douloureux pour que la pensée, du même coup, se trouve empêchée. Vous ne pouvez plus penser qu'à ça, hein ! La fameuse rage de dents du ... du philosophe ou du poète, je ne sais plus, et ... allez penser à autre chose qu'à cette rage de dents ! Et je rappelais aussi hier la formule de LACAN selon laquelle on pensait avec ses pieds ; c'est-à-dire avec les parties du corps qui sont amenées à trébucher. Et donc à nous rappeler l'existence d'un réel, ce qui résiste et qui du même coup est éventuellement susceptible de mettre en jeu la pensée.

Donc, comme vous le voyez, il semble qu'avec la topologie lacanienne nous puissions être amenés à repenser la question de ce qui privilégie les symptômes soit dans le corps, soit du côté du mental, à condition que nous acceptions de ne pas réserver le mental à l'intérieur de la boîte crânienne, à concevoir que le mental déborde largement les limites de ladite boîte.

Et allons tout de suite, là, pour conclure ce premier exposé, allons tout de suite à la question qui devrait nous permettre ultérieurement d'entrer de façon plus évidente encore dans le détail de la symptomatologie obsessionnelle en nous demandant qu'est-ce que, s'il est vrai que l'obsessionnel cherche à se défendre sur le mode névrotique contre la castration, contre quoi, je veux dire que choisit-il comme point d'attaque ?

Les modalités de l'hystérique, elles nous sont connues, la façon dont elle s'y prend, hein ? D'une part elle dénonce l'insuffisance du maître et d'autre part affirme, en quelque sorte, l'unicité de sa subjectivité. C'est-à-dire la position non castrée de sa subjectivité.

L'obsessionnel, lui, quel est son point d'attaque ? Eh bien, je crois que tous les préambules que j'ai faits vous permettent là peut-être

(21) de saisir de façon beaucoup plus rapide que ce que l'obsessionnel ne saurait tolérer, eh bien c'est justement la position subjective. C'est-à-dire cette position du **S** qui fait la splendeur de l'hystérie et dont il cherche en ce qui le concerne, lui, à toujours s'en débarrasser. Le problème, c'est que les modes de débarras sont en nombre limité, que celui auquel il a recours est le mode de la forclusion ; c'est-à-dire qu'il s'expose à retrouver dans le réel la position subjective qu'il avait tenté d'annuler.

Vous en avez l'illustration patente dans ce qui est le propre de la démarche de la pensée obsessionnelle et que j'évoquais déjà tout à l'heure, c'est-à-dire le type d'enchaînement, le type de causalité qui en viendrait à exclure tout ce qui serait susceptible d'y introduire la plus petite poussière, voilà, c'est un bon terme de la clinique obsessionnelle, le plus petit grain de quelque chose, hein, qui viendrait là, comme ça, dans les rouages : intolérable ! C'est bien connu, n'est-ce pas ? Bon ! Donc souci de parvenir à l'exclure et qui nous explique aussi l'antipathie foncière et bien vérifiée de l'obsessionnel pour l'hystérique. Nous savons qu'ils sont ordinairement comme chien et chat. Et c'est d'ailleurs, toujours pour reprendre ces journées qui ont eu lieu le week-end dernier, nous en avons encore une espèce de production expérimentale, n'est-ce pas ; je veux dire que, d'opposition à proprement parler, comment dirais-je ? Ethique, outre les tenants, ceux qui se présentaient là comme les tenants de la science, et avec la surprise de constater combien, alors qu'il s'agissait soi-disant de pure science, combien cela mettait en cause la subjectivité de chacun je veux dire combien tout ça se disait avec une passion, avec une ardeur, vraiment comme si le sort du monde entier était là, n'est-ce pas, à des options qui, après tout, mon Dieu, pouvaient paraître non décisives n'est-ce pas ! Bon, d'accord, que ce soit cette démarche-là, telle autre ... Alors que vous entendiez chez des gens qui apparemment ne parlaient que de science, ou ne parlaient que de

clinique, n'est-ce pas, un engagement subjectif, comme ça, tout à fait majeur et qui nous rappelait s'il le fallait, combien justement tout ceci concerne la subjectivité, que ce soit d'un côté ou de l'autre.

Parce que vous avez dans la névrose obsessionnelle, et je vais conclure, m'arrêter là-dessus aujourd'hui, vous avez ce phénomène que FREUD,

(22) avec ce qu'il en était de son intelligence et de sa prudence et de sa délicatesse, devant lequel il s'est arrêté sans bien pouvoir y répondre et en nous laissant, en vous laissant le soin d'y répondre, et qui est le suivant : pourquoi dans la névrose obsessionnelle cette systématisme de pensées ... comment je vous ... quel terme pourrais-je, global pourrais-je trouver pour les qualifier ? De pensées contre, contre, contre n'importe quoi. Dès qu'il y aurait, en quelque sorte, quelque chose qui conviendrait au sujet de l'énoncé, eh bien, il semblerait qu'il y ait aussitôt chez l'obsessionnel, immédiatement viendrait se produire chez lui une pensée qui viendrait s'opposer à celle du sujet de l'énoncé.

Par exemple, vous le savez, toutes les situations appelant quelque respect, appelant quelque ... bizarrement les situations où justement le sujet de l'énonciation vient en quelque sorte à disparaître, est appelé à disparaître derrière la rigueur de son énoncé. Par exemple, lorsque vous faites des condoléances, on ne vous demande pas de vous exprimer en tant que sujet de l'énonciation, on ne vous demande pas du tout de faire intervenir votre subjectivité, c'est même le paradoxe, en quelque sorte, que vous êtes amené à éprouver à l'intérieur de vous-même dans de telles circonstances ; c'est que ce qui vous est demandé c'est de vous abolir en tant que sujet de votre énoncé même. C'est-à-dire vous êtes invité à articuler un certain nombre de formules, des formules consacrées ou des formules polies, mais qui, en tout cas, ne mettent pas, ne font pas appel à votre subjectivité. Et à la limite, on pourrait tenir pour une relative impolitesse ou une indécence que vous témoigniez de ... du fait que ça vous viendrait du fond des tripes ! Pour estimer que vous ne vous comportez pas tout à fait comme il faut.

Et je passe, là, sur toute la clinique que vous savez des réactions paradoxales qui se produisent si volontiers dans de telles circonstances, les fous-rires qu'il faut étouffer et ainsi de suite, et ainsi de suite n'est-ce pas ... Des vœux qui à l'occasion de, des félicitations à l'occasion d'un mariage. Si vous présentez à la mariée vos vœux en faisant état de ce qu'il en est de votre subjectivité, pf ... ! A la limite, ça risquerait de paraître un petit peu indécent ! On ne

(23) vous demande pas ça du tout. Vous êtes amené à faire état de formules d'une neutralité et d'une banalité garanties, n'est-ce pas, et qui spécifient bien qu'en tant que sujet de l'énonciation, vous êtes absent, là, de votre propos.

Si je prends ces deux circonstances, c'est parce que vous savez combien elles sont justement, comment dirais-je ? Elles font les délices, comme vous le savez, de celui qui est pris dans des soucis obsessionnels puisque c'est effectivement le moment où, non seulement il est particulièrement exposé au lapsus, mais que c'est aussi le moment où particulièrement, la circonstance particulièrement favorable de production chez lui de pensées, pf ... ! Par exemple, à l'occasion du mariage, qui peuvent être d'une obscénité, de l'obscénité la plus crue et le stupéfiant lui-même, je veux dire, mais enfin ! Qu'est-ce que je vais dire ? Qu'est-ce que je suis en train de me dire, n'est-ce pas, où est-ce que je vais chercher des choses pareilles ? Enfin, ce n'est pas possible, n'est-ce pas ? Dès lors, toutes les mesures de défense et d'annulation contre ses - ces - pensées. Or dans les circonstances du deuil, également, tous les vœux, je veux dire les félicitations qui viendront à l'occasion, les ... Dans le lapsus, ce sera les félicitations au moment du deuil, n'est-ce pas, et puis les condoléances au moment du mariage. Enfin, vous savez combien tout ceci est clinique, banal, fréquent, et nous instruit de quelle façon ? Eh bien nous instruit en nous montrant que c'est justement dans les circonstances où le sujet est invité socialement, par le lien social, est invité à s'abolir, c'est-à-

dire là où vraiment ce serait apparemment le plus facile, que ne manque pas de se produire chez l'obsessionnel le retour, le retour de quoi ? Est-ce que c'est le retour du refoulé ? C'est ça la grande question. FREUD déjà nous a dit qu'après tout le refoulé, le refoulement ce n'était pas nécessairement fondamental chez l'obsessionnel. C'était plutôt l'isolation, l'annulation, la prise dans des mécanismes logiques, rationnels, rationalisations. Donc est-ce que c'est le retour du refoulé, et à ce moment-là comment pourrions-nous envisager qu'il ait refoulé tout ça ? FREUD essaie, là, il essaie d'expliquer chez son *Homme aux rats* les refoulements par le fait que son papa avait pu l'empêcher d'avoir des jeux sexuels, ou des pensées sexuelles, etc. On sent bien que c'est un peu

(24) forcé. Par contre, est-ce que nous ne pouvons pas comprendre ce qui se produit dans le mécanisme obsessionnel du surgissement de ces pensées qui ne conviennent pas, de ces pensées "contre", si nous acceptons le fait qu'elles sont le témoignage du retour à ce moment-là dans le réel du sujet qu'il s'agissait d'abolir, qu'il s'agissait de forclure ; et que la meilleure expression que l'on puisse avoir de la subjectivité c'est, comme vous le savez, à partir, à l'aide de cet article de FREUD sur la Verneinung, que la meilleure expression que nous puissions avoir du sujet, ce qui ne trompe pas, eh bien c'est ce qui vient annuler, c'est ce qui vient contredire toutes les assertions du sujet de l'énoncé.

Et, est-ce que nous ne pouvons pas, donc, rattacher l'importance de ces ... je veux dire la diversité, la présence de ces pensées obsédantes dans, justement, les moments où il ne faudrait pas, à la résurgence à ce moment-là dans le réel, de façon quasiment provoquée, de façon quasiment expérimentale du sujet forclus qui à ce moment-là se manifeste dans le réel et qui ne peut, en quelque sorte, témoigner de sa participation aux propos constitués qu'en venant dire ce qu'il ne faudrait pas. Et peut-être est-ce là l'une des raisons qui donnent à ces dits ce caractère si volontiers sacrilège, impie, obscène, scatologique, monstrueux et qui, et où l'obsessionnel n'arrive pas à retrouver ce qu'il en serait après tout de, n'arrive pas à croire qu'il s'agirait là de son propre être, n'est-ce pas ? Comment peut-il avoir des pensées aussi hostiles, aussi homicides, aussi scabreuses, aussi scatologiques, etc, etc, etc.

*

Voilà, si vous le voulez bien, l'une des façons, donc, par lesquelles je, j'introduis pour vous cette question de la névrose obsessionnelle, c'est-à-dire par, et s'il y a là une formule de LACAN, dont je ne me souviens pas exactement, je ne sais plus très bien où elle est, mais où il parle de l'impossible abolition pour l'obsessionnel du sujet, ou de la subjectivité, n'est-ce pas, et du retour incessant de celle-ci, et où donc j'essaie de lier ce procès à une interprétation de ses symptômes.

(25) Et pour conclure, je vous ferai la remarque suivante, c'est que les interprétations, ce qui distingue ce mode d'abord de la démarche freudienne est ceci c'est que la démarche freudienne s'attache à trouver au symptôme un sens.

Et donc cherche à les guérir en les réintégrant dans ce qu'il en serait du sens.

Peut-être êtes-vous déjà sensibles au fait qu'une telle démarche ne se distingue en rien du processus proprement obsessionnel de la rationalisation. Je vous mets au défi de les séparer. Puisque justement le propre de la démarche obsessionnelle c'est de répondre à tout ce qui vient faire irruption, à tout ce qui vient faire faille, à tout ce qui vient faire discordance par un processus de rationalisation, c'est-à-dire d'injection de sens.

Cette façon de procéder non seulement, donc, s'apparente à la démarche obsessionnelle, mais ne va pas sans inconvénients. Et je rappelais, j'évoquais hier soir une patiente que j'avais été amené à examiner la semaine dernière à Sainte Anne, femme de 55 ans, fille naturelle d'un psychiatre connu, et qui depuis l'âge de 20 ans a pratiquement été aux mains de psychiatres,

des psychothérapeutes, des psychanalystes et qui se retrouvait à l'âge de 55 ans non seulement dans un état de difficultés sociales puisqu'elle était dans l'état de solitude complète, mais aussi se trouvait exposée à des accès d'angoisse qui la gênaient beaucoup.

Or, ce qui frappait à l'examen de cette femme, c'est qu'elle avait, sur tout son parcours, sur toute son histoire, un récit psychiatrio-psychanalytique absolument impeccable. Formidable. Je veux dire qu'il n'y avait rien à dire, aucune objection à formuler. Elle avait absolument tout compris. C'est-à-dire qu'elle avait substitué au roman familial qui est la façon ordinaire dont nous romançons notre vie, ce qu'il faut bien appeler un roman psychiatrique ou psychiatrio-psychanalytique. Je veux dire une espèce de façon de venir littéralement tout ossifier, tout fermer, comme ça, et il n'y avait littéralement rien de ce qu'elle pouvait raconter qui n'ait aussitôt son explication dans le registre du sens. Et je dois dire, cela avec beaucoup de sagacité. C'était vraiment très très bien, très très juste. C'était vraisemblablement ça. Et cependant, ça ne l'empêchait pas à la fois de se

(26) trouver dans un désarroi social et aussi subjectif puisqu'elle avait des accès d'angoisse.

Comment comprendre ces accès d'angoisse ? Bien, ces accès d'angoisse, c'était vraisemblablement ce qui chez elle se trouvait inévitablement résister à toute interprétation par le sens. Mais qui néanmoins étaient là et qui s'avéraient réfractaires du même coup à toute explication et ne pouvaient dès lors que se traduire sur le mode de l'angoisse. Je veux dire qu'est-ce qui ça lui voulait encore que ce quelque chose qu'il y avait en elle et qui semblait ainsi ne pas céder aux meilleures explications du monde qu'elle avait pu recevoir ? Et comme vous le voyez, il ne semblait pas que, que la traiter maintenant puisse être chose aisée, si ce n'est que nous pouvions à l'occasion de ce cas comprendre la formulation lacanienne selon laquelle l'interprétation avait à agir non pas dans le registre du sens, mais à faire valoir au contraire tout ce qu'il en était de l'ordre du non-sens, dans la mesure où celui-ci est spécifique de la structure. Car la structure en tant que telle, dans la mesure où le sens n'est qu'une façon de nous défendre sur le mode obsessionnel contre l'insensé propre à la structure. Et les paradoxes auxquels nous expose notre dépendance à l'égard de la structure.

Donc peut-être êtes-vous sensibles au fait que dans le chemin que j'ai inauguré ici avec vous, je me suis sans cesse référé à des incidences propres à la structure, c'est-à-dire des incidences en elles-mêmes insensées, et non pas, si je puis dire, à cette tentation qui est la nôtre de venir boucher tout ce qui nous fait problème, n'est-ce pas, par des explications sensées. C'est-à-dire sur le mode obsessionnel.

Donc, peut-être que, et c'est là que je touche ce que j'avais dit au départ, peut-être que l'obstacle que FREUD a laissé à ses élèves, pour reprendre la question de l'obsession, peut-être bien que cet obstacle se trouve justement organisé autour de ce problème qui consiste donc à aborder les effets de la structure ni sur un mode obsessionnel, c'est à-dire en cherchant pas à résoudre ces impasses par l'injection de sens, par exemple, ce que fait FREUD quand il attribue l'hostilité

(27) de son patient pour son père à la rage qu'il peut éprouver contre, qu'il peut éprouver contre lui dans son enfance, etc, etc, mais peut-être l'attribuer, et c'est ce que je ferai avec, c'est ce que j'essaierai de faire avec vous la fois prochaine, à des incidences proprement structurales, c'est-à-dire aux spécifications de la position du père dans la structure ; et ce pourquoi le père qui compte pour nous c'est obligatoirement le père mort. Et pourquoi, à partir du moment où j'existe en tant que sujet, en tant que sujet je n'existe que parce qu'il y a du père mort et donc je suis déjà coupable de la mort du père, position, comme vous le savez, qui laisse l'obsessionnel en difficulté, position qui laisse l'obsessionnel avec cet effroyable culpabilité d'avoir commis un meurtre sans même s'en être rendu compte.

Donc peut-être bien que nous retrouvons cela non pas dans ce que furent seulement des impulsions homicides de l'enfance contre le papa, etc, mais peut-être que nous le retrouvons dans des spécifications proprement structurales, mais qui donc, par elles-mêmes, n'ont aucun sens, et sans que cela nous mette du même coup pour l'analyser dans une position hystérique, c'est-à-dire dans ... développer un autre type de roman qui ne serait plus celui du sens, mais qui serait de l'appel à, au roman tout court, c'est-à-dire au délice de la subjectivité.

Et donc peut-être bien que la difficulté des élèves de FREUD à avancer sur la question de la névrose obsessionnelle tient-elle à cette irrésolution dans laquelle ils furent laissés entre obsession et hystérie sans que leur soit laissé de recours organisant donc un autre point d'abord, un autre point de vue possible.

*

Et c'est, comme vous le voyez, ce que je tente d'ébaucher avec vous à l'occasion de ces rencontres. Et puisqu'il doit y en avoir une autre au mois de janvier, je souhaiterais beaucoup que pour cette occasion vous vouliez bien reprendre les observations de FREUD sur *l'Homme aux rats*, les deux observations puisque nous avons la chance exceptionnelle d'avoir à la fois l'observation et les notes bilingues des séances, ça, nous sommes vernis, nous avons une chance inouïe pour ce cas, puisque

(28) j'essaierai d'être, de coller au texte de FREUD pour aborder ce qu'il en est de spécificité de la symptomatologie de l'obsessionnel que je n'ai fait qu'introduire pour vous aujourd'hui.

Voilà. Voilà donc ce que je pouvais vous raconter

(29) DEUXIEME LEÇON *

Je vais donc essayer d'avancer dans notre compréhension de la névrose obsessionnelle en nous servant, comme je vous l'avais proposé, de l'observation princeps de FREUD, celle qu'on appelle en français "*L'homme aux rats*", et en essayant de procéder à une nouvelle lecture du début de cette observation.

Je vous rappelle que FREUD, dans l'introduction, s'étonne de la chose suivante. Il dit ceci, c'est que premièrement la névrose obsessionnelle est un "dialecte de la langue hystérique" - *ein Dialekt dem hysterischen Sprache* - , et d'autre part, alors même, donc, que nous devrions comprendre la névrose obsessionnelle mieux que l'hystérie puisque, dit-il, elle est plus proche, plus apparente, dit-il, à l'expression de notre pensée consciente, eh bien il remarque que nous la comprenons moins bien. Et donc mettons en suspens au départ cette question de la névrose obsessionnelle comme dialecte de la langue hystérique. Nous verrons tout à l'heure comment nous pouvons comprendre cette assertion de FREUD. Et également qu'est-ce qu'il veut dire quand il nous dit que c'est un dialecte que nous devrions pénétrer plus aisément étant donné qu'il est plus apparenté à l'expression de pensées conscientes que ne l'est celui de l'hystérie.

Alors, je vous rappelle très brièvement, pour aller à l'essentiel, FREUD nous fait le tableau clinique l'homme encore jeune, de formation

* 31 janvier 1987

(30) universitaire, je crois qu'il a une trentaine d'années, 30-35 ans, ici il nous dit de formation universitaire, et qui souffre donc, depuis l'enfance, de représentations obsessionnelles - *Zwangsvorstellungen* - et puis de craintes - *Befürchtungen*. Et également d'impulsions obsédantes - *Zwangsimpulse* - , comme par exemple le fait qu'il pourrait se trancher la gorge. Et également viennent chez lui, se produisent dans sa tête, des interdits - *Verbote* - et qui peuvent concerner, dit FREUD, des choses insignifiantes. Parfait ! Il a essayé tous les traitements, un seul lui a réussi, c'était une cure thermique parce qu'à cette occasion il avait des relations sexuelles.

Et puis - voilà donc la mise en place du tableau - il est venu chez FREUD parce qu'il a lu quelques textes de lui et il lui a semblé que FREUD abordait des problèmes similaires, des troubles similaires à ceux que, lui, présente.

Le patient qui s'appelle donc Paul, dans l'observation, commence de la façon suivante, et c'est là-dessus que j'attire votre attention.

Il commence en disant ceci : c'est que premièrement, il a un ami qu'il estime beaucoup et à qui il va raconter toutes ses difficultés et cet ami le rassure quand il va le voir. Et puis cet ami lui en rappelle un autre qu'il a eu autrefois quand il avait 14-15 ans, ami qui avait 4 ou 5 ans de plus que lui. C'était un étudiant qui avait l'habitude de le narcissiser, comme on dit beaucoup, voire de le traiter comme un génie, au point qu'il s'est fait embaucher comme précepteur dans la famille de Paul, et c'est là que celui-ci s'est rendu compte que cet ami excellent s'intéressait en réalité à sa soeur. Et ça a été pour Paul une grande déception.

Et il poursuit, il enchaîne aussitôt - vous voyez la mise en place du dispositif : l'ami en position spéculaire, le souvenir d'un ami d'autrefois en position spéculaire, mais spécularité rompue par l'introduction de cet élément tiers, la sexualité, et la déception de constater qu'il s'intéressait non pas à lui mais à sa soeur - et, nous dit FREUD, il continue sans transition après ce qui fut ce premier grand choc de sa vie : la rupture de cette amitié ; et le patient continue sans transition

(31) en parlant de la sexualité infantile.

Et il raconte, comme vous vous en souvenez, ou comme je le ramène à votre mémoire, qu'il avait, alors qu'il avait 4 ou 5 ans, une jeune et belle gouvernante qu'il appelle Mademoiselle Fraulein Peter, qu'il appelle donc de son nom de famille, qu'il a une consonance évidemment masculine, FREUD le souligne, et puis qu'il se livrait avec cette gouvernante à des jeux sexuels qui consistaient à la tripoter, à la toucher, à l'examiner, etc, des scènes de bains également où il rentrait dévêtu avec elle et ses soeurs dans l'eau. Et puis, une gouvernante, cela lui rappelle une autre gouvernante qu'il eut ensuite, qui s'appelait, elle, non plus Fraulein Peter mais Mademoiselle Lina. Et puis de nouveau, là, dans la relation à Mademoiselle Lina, surgissement du traumatisme. C'est-à-dire qu'il se livrait aussi avec elle à des jeux sexuels. Et à l'occasion d'une conversation qu'elle faisait avec une autre personne de la domesticité, il entend Mademoiselle Lina dire qu'avec son petit frère, à Paul, qui avait un an et demi de moins que lui, les choses pourraient peut-être bien se faire mais qu'avec Paul, il n'était pas capable, et qu'il raterait sûrement son coup. Je vous passe la façon dont ça se dit en allemand, ça alourdirait les choses ; encore que le terme allemand est intéressant quand on se souvient de la phobie de FREUD, puisqu'en allemand c'est dit : "...er werde gewiss daneben fahren". Je ne connaissais pas jusqu'à ce texte cet usage en allemand du verbe *fahren* utilisé ici, *daneben fahren*, c'est-à-dire : passer à côté. Bon.

Donc, surgissement dans la relation à Mademoiselle Lina de ce traumatisme. Ca lui en fiche un coup. Et d'ailleurs, nous dit-il, je vous signale à titre de curiosité que cette Mademoiselle Lina avait eu un enfant, elle a épousé le père de cet enfant et elle était devenue, elle est

maintenant, raconte le patient, Frau Hofsat. Vous voyez qu'on est déjà dans les histoires qui nous intéressent. Frau Hofsat, c'est-à-dire femme d'un Conseiller à Vienne. Un Conseiller de la Cour sans doute.

Et puis, dit le patient, déjà "à 6 ans je souffrais d'érections et je sais que j'allai un jour chez ma mère pour m'en plaindre". Et puis cette idée que "mes parents connaissaient mes pensées" ; et pour l'expliquer "je me figurais que j'avais exprimé mes pensées ... sans m'entendre parler moi-même. Je vois là le début de ma maladie." Et puis alors là, voilà effectivement la mise en place qui se boucle : "il y avait des personnes", "des bonnes", ... qui me plaisaient beaucoup et ... que je désirais violemment voir nues. Toutefois, j'avais en éprouvant ces désirs un sentiment d'inquiétante étrangeté – *unheimliche(n)* - comme s'il devait arriver quelque chose si je pensais cela, et comme si je devais tout faire pour l'empêcher". Et en réponse à la question : quel pourrait être ce ... sur la nature de ce qui pourrait arriver, et bien il cite la crainte que son père ne meure et il ajoute "depuis mon très jeune âge et durant de longues années, des pensées touchant la mort de mon père me préoccupaient et me rendaient très triste" et, ajoute FREUD, à cette occasion j'apprends avec étonnement que son père, tout en étant l'objet de ses obsessions actuelles, est mort depuis plusieurs années.

*

Alors, pourquoi avons-nous le sentiment, effectivement, comme FREUD le dit, que la maladie est ici en place, que la névrose obsessionnelle est en place, et pourquoi avons-nous de la difficulté à discerner ce qui fait que névrose obsessionnelle il y a à 6 ans ? Pourquoi est-ce qu'après tout ça n'aurait pas été, dans les mêmes circonstances, un enfant, un petit garçon animé, mon Dieu, de ses préoccupations sexuelles, voire d'érections, et pourquoi est-ce que cela prend ce caractère obsédant ?

Alors, je crois que la première remarque qu'il nous faut faire, c'est qu'effectivement nous voyons bien comment ce petit garçon est passé par ce que nous pouvons par reconstruction isoler comme le fantasme originaire, je veux dire par la castration, que, du même coup, il est parfaitement organisé dans sa subjectivité et dans des désirs éminemment mâles. Autrement dit, nous pouvons jusque là retenir le caractère normal de cette mise en place. Il s'intéresse aux femmes. Il y a aussi, on l'apprendra plus tard, des préoccupations avec des petites filles, comme il se doit, etc... Bien !

(33) Ce qui nous frappe tout de suite, c'est qu'évidemment ce qu'il veut surtout c'est voir des femmes nues. Est-ce que c'est là-dessus que nous pouvons faire porter le premier élément pathologique ? Est-ce que c'est là que nous avons un premier soupçon de ce qui serait pathologique ? Pourquoi ? Parce que nous avons appris, si nous suivons l'enchaînement non pas chronologique mais logique dans l'inconscient, comment tout ceci s'est ordonné. Il a un ami, relation à un semblable, c'est par la relation à ce semblable qu'il est introduit dans le champ du sexuel puisque ce semblable ne s'intéresse pas à lui mais s'intéresse à la soeur. Premier traumatisme, mais qui l'introduit dans le champ du sexuel, qui ordonne son désir à lui, pas moins, dans le champ du sexuel. Je vous fais remarquer que c'est un ami, ce n'est pas le père, c'est une petite note à mettre de côté. Je veux dire un ami, c'est-à-dire quelqu'un qui serait là, à la limite, dans une relation, comme nous le voyons, de fraternité, fraternelle. C'est important ce point. Mais en tout cas, il est donc, son attention est donc portée vers la sexualité, et avec cette curiosité particulière qui est de vouloir voir des femmes nues. Et je crois que nous pouvons, sans nous abuser, voir dans cette composante voyeuriste, ça n'est qu'une composante, ce n'est pas exclusif, mais voir dans cette composante voyeuriste le souci de voir, de faire apparaître dans le champ scopique l'objet qui cause la féminité, l'objet qui fait que femme il y a. Puisque, comme nous le savons, l'une des grandes interrogations de

l'enfant, c'est, bien entendu, de chercher dans le champ de l'anatomie, c'est-à-dire dans le champ de l'espace, dans le champ euclidien, qu'est-ce qui peut bien faire le prix de cet objet dans la mesure où celui-ci n'est pas doté d'un instrument spécifique, symétrique, à celui de l'homme qui permettrait d'y localiser, en quelque sorte, ce qui cause le désir. Donc, dans cette composante voyeuriste, nous pouvons voir un trait d'une curiosité après tout intellectuelle le désir de voir cet objet cause du désir et support de la féminité.

Est-ce que donc nous retenons là quelque pathologie, ou est-ce que nous ne voyons pas encore après tout des traits appartenant à des mises en place du désir chez un enfant ? Et comme nous le savons, d'ailleurs, cette composante voyeuriste fait partie, je dirai, à titre

(34) habituel, à titre normal, de toute sexualité. Par contre, alors c'est là évidemment qu'apparaît, là, le trait obsessionnel, c'est le sentiment que s'il, lorsque, c'est le sentiment qu'en éprouvant ses désirs, il pourrait arriver quelque chose à des personnes qui lui sont chères, et qu'il doit tout faire pour l'empêcher.

Alors là c'est bien entendu là que nous sommes dans l'obsession.

Et comment pouvons-nous le comprendre ? Comment pouvons-nous le comprendre, parce qu'après tout, ce désir de ne pas se contenter du semblant dans le champ du scopique, mais de voir l'objet cause du désir, ce n'est pas spécialement pathologique. L'impératif surmoïque, celui qui nous vient du père et qui nous dit : "Jouis !", et bien c'est lui qui nous invite à aller au terme de la jouissance. C'est-à-dire qu'en cherchant à aller au-delà des apparences du semblant et à voir cet objet lui-même, le patient, là, ne fait qu'accomplir ce qui est en sorte la règle de ce que met en place le désir : d'aller au bout et d'accomplir l'impératif surmoïque qui est d'aller au terme.

Le problème qui pour nous brusquement s'éclaire un peu c'est de savoir pourquoi, d'aller au bout, cela ferait qu'il arriverait quelque chose à des personnes qui lui seraient chères, c'est-à-dire son père, et puis aussi cette dame.

Et cela mérite un tout petit instant d'attention : il s'agit de son père mort. Et FREUD s'étonne que bien que le père soit mort depuis plusieurs années, cela continue de fonctionner dans les obsessions d'une façon que FREUD, à un certain moment, dit : ça a un caractère quasiment délirant. Est-ce que nous n'avons pas là, à saisir ceci c'est qu'à aller au terme du désir, c'est-à-dire à lever le refoulement originaire, et nous verrons tout à l'heure l'importance particulière que ça a dans la névrose obsessionnelle dans son rapport à la lettre, donc à lever le refoulement originaire, est-ce qu'effectivement ne trouve pas à ce moment-là défaite, bouleversée, retournée, annulée la tombe du père ancestral ? Je veux dire : est-ce que le père mort, le père ancestral auquel nous nous référons tous, est-ce que ce n'est pas juste ment du refoulement originaire qu'il se supporte, et est-ce qu'aller au bout du désir, c'est-à-dire jusqu'à la saisie de l'objet, de ce fameux

(35) objet petit a, est-ce que du même coup ce n'est pas : premièrement révéler que la tombe, comme dit LACAN quelque part, est vide, et puis du même mouvement la retourner et supprimer son caractère sacré ? Ce qui fait donc que cette crainte du patient, qu'il arrive quelque chose à son père mort pour le cas où il serait pris de ses désirs d'aller jusqu'au bout, est quelque chose qu'il nous est possible d'entendre dans le fonctionnement d'un déterminisme purement logique ; que nous n'avons pas là à entendre comme expression d'une singularité ou d'une pathologie, mais bien comme à entendre comme la conséquence de ce qui pour nous met en place notre désir. Et le fait que dans le même mouvement ce soit la dame qui puisse être amenée à en souffrir, eh bien nous pouvons le comprendre de la façon suivante, c'est qu'il est bien clair que cette dame vénérée, le terme allemand c'est "*verehrte*", adorée, vénérée, on peut le traduire comme ça en français *verehrte*, c'est-à-dire, pour être

explicite, traitée comme une vierge, et dont il s'agit, comme vous le savez, dans les cas de ce type, de respecter comme une vierge, eh bien il est clair que d'aller jusqu'au bout ce serait révéler effectivement l'objet qui est le support de cette image féminine idéale, là encore cet objet petit a, et porter à cette image une atteinte effectivement sacrilège.

Pour vous le dire tout de suite, et comme vous le sentez, je pense, maintenant, que notre difficulté à saisir la névrose obsessionnelle ne tient à rien d'autre qu'à nos résistances à nous tous, à accepter que le désir soit mis en place chez nous d'une façon si mal foutue, et que ce qui peut paraître le plus cher et le plus sacré soit ainsi exposé à des mouvements qui, s'ils ne faisaient qu'obéir aux ordres (pouvant venir - pourtant venant) du père, du surmoi, c'est-à-dire d'accomplir le désir, eh bien nous mènerait à ces aboutissements, à des aboutissements aussi sacrilèges.

Et donc cet engagement qui est le nôtre dans un procès qui consiste, comme vous le savez, en général, à trouver les moyens pour nous défendre contre ce désir. Et en particulier le risque d'aller à son terme.

Et c'est là que je crois que cette mise en place nous permet d'avancer, ce que nous pouvons retenir comme modalité obsessionnelle de défense,

(36) donc, contre le désir, c'est la tentative faite par l'obsessionnel de symboliquement le retrancher.

Vous savez que le désir se met en place par le tranchement de cet objet petit a. Que c'est ce tranchement, cette coupure qui est responsable de la subjectivité, du \$, et de la mise en place du désir. La tentative obsessionnelle spécifique porte sur l'idée qu'opérer un second tranchement, c'est-à-dire maintenant celui de ce désir lui-même, permettrait d'accomplir le sacrifice véritable, le paiement de la dette tel que le sujet se trouverait, en quelque sorte, soulagé de ce risque, de ces inconvénients, de ses contradictions ; et vous voyez que quand il s'agit du désir, la contradiction y est toujours inhérente. Quand quelqu'un s'exprime avec des contradictions, faut pas les lui reprocher, faut pas lui dire : Ah ! Mais ce que tu dis ça ne tient pas ensemble. Parce que c'est le désir lui-même qui, comme vous le voyez, est organisé par des contradictions, par une aporie. Donc, ne nous plaignons pas de rencontrer des apories en logique ou ailleurs, n'est-ce pas ? Mais ce que j'essaie de vous faire valoir à propos de la modalité obsessionnelle de défense contre le désir, c'est que cette opération qui vise, dans le champ, dans le registre du symbolique, à tenter d'opérer un second tranchement, et qui cette fois-ci permettrait en quelque sorte d'offrir en sacrifice ce qu'il en est du désir lui-même, au père mort par exemple, a ce résultat paradoxal, inattendu, et c'est bien là que nous entrons dans l'obsession, de raviver au contraire - puisqu'il s'agit d'un tranchement de plus - de raviver au contraire le désir et les préoccupations libidinales sources, donc, elles-mêmes d'une troisième tentative de tranchement, elle-même venant raviver... et le patient, engagé comme vous le savez dans cette opération qui n'a plus de terme pour lui d'opérer des tranchements, des renoncements, des vigilances, des sacrifices successifs qui ne font, chaque fois, qu'augmenter ses tourments et la présence de ses préoccupations libidinales dans la mesure où, pour en donner une image, la tranche en quelque sorte marquant cette section est pour lui constamment avivée.

A l'endroit, ici, où nous sommes, et je passe rapidement sur le fait que ce retranchement symbolique, dans le champ du symbolique, cette

(37) tentative est à entendre autrement que l'opération qui introduit la période de latence, comme vous le savez, est organisée, elle, par une privation. C'est-à-dire que l'enfant s'estime privé par l'éducation, par son père, par le milieu, etc, de l'usage de l'organe qui autorise, qui est investi par la libido, privé, c'est-à-dire comme si c'était réel ; et ça concerne aussi la taille

insuffisante de l'organe que le fait que le milieu récuse son usage. Donc s'estime privé de cet organe et dans l'attente que, avec l'adolescence et la maturité, il lui sera restitué. La période de latence se met en place par une privation.

Dans la névrose obsessionnelle, vous voyez que la tentative est différente puisqu'elle s'essaie par le biais d'un redoublement de l'opération symbolique première, c'est-à-dire de la castration, elle s'essaie donc à la répéter.

*

L'autre élément qui fait que - vous savez, dans le champ de l'analyse, c'est au fond tout bête : quand un sujet est difficile ou paraît obscur, ça ne veut rien dire d'autre que ceci, c'est que nous avons des résistances à accepter, là, un certain nombre de points, et comme je viens ici et que je vous parle, je suppose, j'imagine que peut-être nous sommes davantage capables aujourd'hui d'accepter un certain nombre de points ou tout au moins d'accepter de les considérer ; vous n'êtes pas du tout tenus de les prendre à votre compte, bien sûr, mais en tout cas, je crois que c'est le devoir aussi bien du médecin que du psychanalyste que de dire ce qu'il y a. Et ce qu'il y a de façon très précise et très claire à propos de la névrose obsessionnelle, c'est que nous n'avons aucun signe de présence d'obsession, de névrose obsessionnelle, de symptomatologie obsessionnelle dans les textes grecs ou latins dont nous avons hérités. Autant, comme vous le savez, on trouve des signes parfaitement mentionnés et isolés d'hystérie, on ne trouve rien, que ce soit chez, dans les descriptions de caractères, que ce soit au détour de tel roman, il y a eu quand même des romans grecs et latins, que ce soit dans les textes philosophiques, on ne trouve nulle part la mention de quoi que ce soit qui nous permette de dire : tiens ! là il y avait quelque chose qui fait penser, la description de

(38) ruminations, de tics, de craintes, de tout ce que vous voudrez, ça ne se trouve nulle part. Et nous autres à cela une explication possible et qui nous permet en quelque sorte de faire le lien entre névrose obsessionnelle et religion, la nôtre, judéo-chrétienne comme on dit, dans la mesure où, assurément, c'est avec elle, notre religion, qu'on voit pour la première fois apparaître dans l'histoire ceci c'est qu'il plairait à Dieu que l'on puisse lui sacrifier son désir. Voire même que ce serait là l'offrande par laquelle nous pourrions figurer parmi les siens.

Je crois que c'est autour de ce trait et qui, comme vous le voyez, concerne éminemment, dans notre religion, la question du rapport au père et de l'amour pour le père, du souci en quelque sorte effectivement de le protéger, de le défendre, et de la protéger contre tout sacrilège. Donc, si Dieu m'a donné le désir eh bien je témoigne de ce retour, en sacrifice, en offrande, je le lui rends, je le lui restitue, et je me trouve en quelque sorte ainsi affranchi, libéré de ce risque qui lui est immanent, de ce risque sacrilège. Et il me semble que c'est de cette manière-là que nous pouvons comprendre l'actualité de la névrose obsessionnelle. Pas seulement dans ses expressions symptomatiques, manifestes, mais, je dirai, dans notre constitution mentale, à chacun d'entre nous. Je veux dire combien la présence du désir dans les processus spéculatifs est éminemment dénoncée et a été longtemps dénoncée, comme vous le savez, comme parasitage, en quelque sorte, source d'erreur, source d'abus, source de distorsion, etc, en tout cas inducteur d'une méfiance, d'une culpabilité, d'une faute, et que nous nous sommes mis à aimer la logique dans la mesure où celle-ci, comme vous le savez, parvient à établir des chaînes littérales qui témoignent justement de cette réussite. C'est-à-dire des chaînes d'associations qui excluent tout ce qu'il en est de l'intervention d'une subjectivité.

Comme vous le savez, et c'est là que nous allons retrouver un processus obsessionnel éminent, majeur, comme vous le savez, la logique c'est la science de l'ingérence. Autrement dit la possibilité d'écrire une suite de termes avec cette garantie que l'écriture en est parfaite.

(39) Qu'aucune erreur n'a pu venir s'y glisser. Je peux vérifier à chaque instant que cette succession de termes, à partir du moment où j'accepte une syntaxe donnée, que cette succession de termes est irréfutable. Autrement dit chaque terme, chaque successeur suit le prédécesseur d'une façon rigoureuse, parfaite, nécessaire. C'est évidemment l'idéal que nous aimerions bien faire valoir dans nos pensées. Etre capables, ainsi, de, d'assurer des chaînes de pensées dont les successions seraient strictement rigoureuses, irréfutables, forcément justes, et du même coup nécessaires. C'est là précisément l'idéal à proprement parler obsessionnel qui est le nôtre, que nous soyons obsessionnel ou pas, et dans la mesure où, justement, ce qui est idéal, accompli c'est ceci c'est qu'entre deux signifiants, S1 et S2 pour prendre l'écriture lacanienne, entre deux signifiants qu'est-ce qu'il y a ? Bien il y a deux choses : il y a d'abord petit a, l'objet perdu, et puis il y a $\$$ qui est le sujet, ce fameux sujet, ce sujet qui vient là faire entendre la voix du désir. Et nous savons que c'est à cause justement de la présence de petit a, de l'objet cause du désir entre les deux signifiants et de cette coupure qui supporte la subjectivité, coupure dans le crosscap - je ne vais pas reprendre ça maintenant, de cette coupure qui supporte la subjectivité, que justement S2 qui suit S1 ne sera jamais avec S1, S2, dans un rapport établi. Que le rapport ne sera jamais ni correct, ni nécessaire, ni irréfutable, que ce sera un rapport, je ne dirai pas aléatoire, je ne dirai pas quelconque, mais en tout cas comme nous le savons, c'est un rapport qui ne peut en quelque sorte se fonder en nécessité en se référant au prédécesseur, à S1. Quelle que soit la force de S1 puisque c'est le signifiant maître, il n'arrivera jamais à mettre dans la bouche de S2 - supposons un instant que ce soit la femme qui vienne supporter ce S2 -, de lui mettre dans la bouche les signifiants adéquats. Ou s'il s'agit de chaînes de pensées, eh bien nous savons justement le tourment traditionnel de spéculations, en quelque sorte, qui sont les nôtres. Je veux dire le fait que ce que nous pouvons avancer est marqué d'une suspicion tout à fait légitime. Tout à fait légitime puisque la vérité de nos dits, comme j'ai déjà eu l'occasion de vous le rappeler, ça n'est jamais que le dire, c'est-à-dire justement le fait qu'il y a un sujet pour le dit.

(40) La vérité d'un dit ne tient nullement à la consistance de ce dit. Et même lorsqu'un dit est consistant, ça le rend encore plus suspect. C'est un peu trop consistant pour être vraiment ce qu'il faut. Faut que dans un dit, pour qu'il accroche notre oreille, qu'il y ait comme ça, qu'il pêche par quelque endroit, c'est-à-dire qu'il rappelle que nos dits ne valent que parce qu'il y a des sujets pour essayer de faire sens, et que ces sens n'arrivent jamais à abolir le dé-sens qui organise notre trajectoire, qui organise nos préoccupations.

*

Donc, cette remarque, pour vous montrer justement ce qui va arriver dans l'organisation obsessionnelle. C'est-à-dire la tentative d'établir des chaînes de pensées qui soient strictement rigoureuses, autrement dit qui aient réussi cette abolition de la subjectivité, de la coupure entre deux signifiants, entre deux pensées, entre deux termes, entre deux holophrases. Cette abolition de la coupure qui introduit la distorsion que j'évoquais à l'instant, celle du désir. La tentative, donc, de l'obsessionnel, d'établir des chaînes dont la consistance soit ainsi parfaite. Mais dans la mesure où il vient abolir le dire seul capable de fonder la vérité d'une chaîne, il entre du même coup dans le doute, ce fameux doute que nous savons, et d'ailleurs que RUSSEL avait parfaitement, comme vous le savez, isolé à propos de mathématiques où il disait : on ne sait jamais, on ne sait jamais premièrement de quoi on parle et deuxièmement si c'est vrai. Et voilà bien le tourment dans lequel l'obsessionnel, par sa tentative, est plongé. C'est-à-dire que du même coup la chaîne tout entière qu'il croyait enfin parfaitement établie est prise par le doute. Il n'y a plus rien, plus aucune instance pour en établir la validité. Et donc, du même coup il s'engage dans cette tentative désespérée d'un balayage antérograde et rétrograde permanent de la chaîne pour être sûr que, en cours de route il n'y a pas eu un maillon qui serait venu à lâcher, ou dans lequel se serait introduit quelque distorsion, etc. et il

est obligé de vérifier sans cesse, comme le savez, par un balayage mental toute la chaîne des pensées dans la mesure même, donc, où il n'y a, il a essayé de lever ce qui fonctionne comme vérité établie, et il n'y en a pas d'autre, et qui est celle du désir.

*

(41) Il me semble donc que pour cette mise en place je trace les grands traits qui devraient nous permettre de commencer, je dis bien de commencer seulement à avancer dans la question de la névrose obsessionnelle ; et par exemple d'avoir à répondre à la question, ici, des rats.

Et je vous donne très rapidement la suite, donc, de l'observation et l'histoire des rats. Ne serait-ce que parce que si vous avez déjà eu l'occasion de vous intéresser à la névrose obsessionnelle, vous avez pu voir que le rat est un animal qui n'est pas réservé à cette observation. Je veux dire qu'il n'est pas du tout exceptionnel que dans des observations de névrose obsessionnelle cet animal, comme pour Paul, et dans l'ignorance radicale de celui qui l'expose, que cet animal ait une importance particulière. Et, je dirai, d'une façon très voisine, et je dirai, je m'expliquerai comment après.

Alors, je vous rappelle très brièvement l'histoire.

Il est en manoeuvre, officier de réserve, il est en manoeuvre, et puis ça allait mieux plutôt, hein ! D'avoir revêtu l'uniforme, d'avoir des activités physiques, ça allait bien.

A l'occasion d'une halte - qui s'appelle "*Rast*", d'une pose, il perd son lorgnon, son pince-nez plus précisément, "*Zwicker*", "*Zwicker*" qui vient de l'allemand "*Zwischen*", c'est-à-dire ce qui se trouve entre, entre deux quelque chose ... - et je suppose que ce nom vient de ceci c'est que c'est accroché, je ne sais pas, entre les deux yeux, je suppose que c'est ça un lorgnon, "*Zwicker*" -, et puis il perd donc son lorgnon. Et alors il pourrait le retrouver mais il ne veut pas retarder le mouvement général, le départ de, il ne veut pas être cause de ce qui empêcherait la chaîne de circuler. Il ne veut pas être cause d'un embouteillage. Il ne veut pas qu'à cause de lui tout s'arrête et tout se bloque. Alors donc au lieu de chercher son lorgnon, ce qu'il aurait pu le faire, il décide de télégraphier à Vienne à son opticien pour que celui-ci lui en renvoie un autre puis, au cours toujours de cette halte, eh bien il est ... (retour de bande)

Et alors dans le corps par le rectum. Et ceci il le raconte, le patient, tout ça, dans un effroi considérable. FREUD doit l'aider.

(42) Et je vous fais encore la remarque suivante qui vaut la peine quand même : lorsque le capitaine eut parlé de cet horrible supplice et que les idées surgirent en lui, il aurait réussi encore à se débarrasser des deux idées, c'est-à-dire qu'il arriverait quelque chose à son père et à la dame, par sa formule habituelle mais, "*aber*", accompagnée d'un geste dédaigneux et par les paroles qu'il se dit à lui-même : voyons ! que vas-tu imaginer ? Ce qui, en allemand, est bien entendu préférable, puisqu'en allemand cela se dit. "*Was fällt dir denn ein ?*" Qu'est-ce qui te tombe dedans ? Qu'est-ce qui te rentre dedans ? Du verbe "*fallen*". "*Was fällt dir denn ein ?*" Je vous de mande pardon, je vous l'ai mal lu : "*Was fällt dir denn ein ?*". Mais que, *Einfall* c'est évidemment l'idée, bien sûr, c'est ce qui, c'est ce qui vous vient comme ça d'un seul coup dans la tête. Et donc là vous voyez déjà cette espèce d'équivalence entre les pensées et les rats. Qu'est-ce qui te rentre dedans ? Qu'est-ce qui te tombe dedans ? Bon !

Et alors le lendemain de cette histoire, le fameux capitaine cruel lui remet donc le *Ersatz* du lorgnon perdu, il a perdu son objet, il en reçoit le lendemain son *Ersatz* - en allemand - et il lui dit : le Lieutenant A l'a remboursé pour toi, "*Nachnahme*", il l'a remboursé pour toi, tu dois le lui rendre. Et à ce moment là se forme en lui la sanction "*ne pas rendre l'argent sinon cela arrivera*". C'est-à-dire le supplice arrivera à son père et à la dame.

Voilà bien, avouons le, la pensée la plus sacrilège qu'on puisse rêver. Qu'est-ce qu'on peut rêver de plus sacrilège ? Voilà bien le comble. Là, voyez-vous, d'une pensée qui est allée, d'une pensée qui est allée au terme, qui est allée au bout, là où ... difficilement, on peut en convenir je crois, il peut difficilement y avoir pensée plus extrême. Il est allé au bout de sa pensée. Et puis, en même temps que, ou tout de suite après que se formule cette sanction : ne pas rendre l'argent sinon cela arrivera, à son père et à la dame, alors surgit en lui suivant un schéma qu'il connaissait bien un commandement, une sorte de serment pour combattre la sanction "Tu rendras les 3 couronnes 80 au Lieutenant A", "ce qu'il murmura presque". Ce qu'il dit presque à haute voix est-il dit en allemand.

(43) Et puis je vous passe la suite et que vous connaissez, c'est-à-dire tous les embarras devant, les empêchements devant lesquels il va se trouver aussi bien pour accomplir ce commandement de rendre ces 3 couronnes 80, que l'interdiction de les rendre.

Je veux dire il s'engage dans un processus de confusion extrême, d'autant plus qu'il semble qu'il ait su tout de suite que, en réalité, c'était à la postière que l'argent devait être rendu. Et comme je le faisais remarquer hier soir à Lille, c'est pour nous presque trop beau, bien entendu, que ce soit d'une postière qu'il se soit agi. Je veux dire de celle qui est là, effectivement prédisposée à, préposée à la circulation des lettres. Qu'est-ce que nous avons à déblayer, à démêler dans tout ça ? Qu'est-ce que nous pouvons essayer de commencer à analyser ?

D'abord, ce caractère fréquent et paradoxal d'une prescription suivie aussitôt d'un interdit. Et nous savons combien cela crée du tourment psychique que ce genre de dispositif. Je fais remarquer aussi que, qu'il semblerait, on aurait soutenu que ceux qui recevaient des ordres contradictoires seraient schizophrènes, paraît-il. Mais chacun de nous, dans la mesure où il est en rapport avec le grand Autre et avec le désir reçoit des ordres contradictoires. Je ne crois pas que pour autant nous soyons tous frappés de cette maladie. Et ce que nous pouvons commencer à supposer dans cette intrication de l'ordre et de l'interdit, c'est peut-être ce paradoxe sur lequel j'attirais votre attention tout à l'heure, que l'ordre qui nous vient du père, cette prescription surmoïque d'avoir à jouir, est bien ce qui nous prescrit d'aller au terme de notre désir ; alors que, accomplir ce terme, serait l'opération la plus sacrilège qui soit, et en particulier à l'égard de ce père.

Et est-ce que nous n'avons pas, dans cette désintrication de la prescription et de l'interdit chez l'obsessionnel, justement, une figuration ici claire, une tentative en quelque sorte de séparer, de venir inscrire dans deux registres différents ce paradoxe auquel nous sommes soumis ? Autrement dit la révélation que nous fait l'obsessionnel de ceci c'est que les ordres que nous recevons ont quelque chose d'éminemment

(44) contradictoire. Qu'ils comportent à la fois un go ! et un stop ! Ne serait-ce que parce que ce stop nous pouvons le prendre à notre propre compte. Ou peut-être dans le cadre de la religion au compte de celui qui a donné l'ordre. Mais il y a donc là ce qui est à la fois un go et un stop, et il est évident que la confusion et la perplexité dans laquelle cela va plonger le Paul est, à partir de cet instant, tout à fait compréhensible. D'autant que, comme nous le savons, ça va effectivement se porter sur des choses ensuite insignifiantes, sur n'importe quoi. Et donc être à la source aussi bien d'inhibitions que d'impulsions, ces fameux *Zwangsimpulse*. Ou encore ces inhibitions comme inhibition au travail que le patient présentait quand il est venu voir FREUD. C'est-à-dire l'interdit de faire quoi que ce soit. Ce mélange d'un interdit, *Verbote*, de faire quoi que ce soit, mais en même temps, ces impulsions à faire n'importe quoi. Et des n'importe quoi qui ont en commun d'être évidemment des gestes extrêmes et illicites. Et le geste, par exemple, la crainte de, du geste meurtrier, par exemple, de vouloir ... etc, n'est à entendre dans ce contexte comme effective ment le fait d'aller jusqu'au bout de l'action

serait meurtrier sur ce père mort. C'est ça la difficulté que nous avons à comprendre. C'est qu'un meurtre est possible sur le père mort. Dans le fait simplement, je dis bien, de désacraliser sa tombe, de la rendre, de la mettre en état de jachère, de la laisser en friche, comme ça, de la laisser à l'abandon et sans valeur.

Ceci est une première remarque.

L'autre remarque concerne les rats. Il concerne les rats dans la mesure où nous pouvons, dans ce fantasme que représente le supplice, là, tel qu'il est raconté, voir quoi ? Voir évidemment quelque chose, alors là aussi, est-ce qu'on peut le dire ? En tout cas je le dis, je ne sais pas, bien que ça a, rien qu'à l'évoquer, un caractère assurément sacrilège, mais de quelque chose qui serait, faut bien le dire comme ça, comme un coït - qu'il soit homosexuel ou hétérosexuel n'a aucune importance en l'affaire - avec, on pourrait le dire comme ça, cet objet petit a lui-même, c'est-à-dire par exemple le phallus. Ce phallus imaginaire. Et que pourrait-il y avoir de plus extrême dans une réalisation, dans la réalisation du fantasme qu'un accomplissement de ce type ?

(45) C'est-à-dire d'un accomplissement sexuel avec l'objet, cet objet essentiel, cet objet cause du désir, etc, etc. Ici, en tout cas, nous voyons très bien comment le supplice, et assurément c'est donner une définition du supplice, c'est-à-dire la jouissance la plus intolérable qui soit, ou inversement la douleur qui soit en même temps la plus grande jouissance.

Ceci, comme vous le savez, allant parfaitement de pair, si j'ose dire. Et donc nous voyons bien dans cette fantasmagorie, nous voyons bien là la façon dont, dont l'objet intervient. Mais nous avons à ne pas nous contenter de ces facilités, si j'ose dire, mais à nous demander pourquoi le rat dans la névrose obsessionnelle apparaît, si je puis dire, dans le champ de la réalité. Puisque normalement cet objet il reste, comme nous le savons, dissimulé, il reste dans le réel. Il est constitutif du réel. Je n'ai pas besoin, je ne vais pas commencer à me référer à *Hamlet* et puis la fameuse scène: "*Un rat ! Un rat !*". Simplement vous dire que dans des cures de névrose obsessionnelle il n'est pas du tout rare de trouver soit des équivalents, soit quelque chose qui est le champ de la réalité traversé par un objet qui vient soulever le voile de la réalité et qui est soit un rat, soit, je dis bien, l'équivalent.

Comment pouvons-nous comprendre cette présentification abusive? Eh bien, je crois que nous pouvons la comprendre par l'opération - je n'ai rien écrit au tableau, je me tourne sans cesse vers ce tableau blanc sur lequel je n'ai rien écrit, c'est bien mieux comme ça d'ailleurs - mais ce que j'évoquais tout à l'heure, c'est-à-dire cette chaîne, cette chaîne associative faite d'éléments régis par la nécessité, qui s'emboîtent, qui s'enchaînent de façon nécessaire et qui viennent si bien éliminer toute discordance entre deux éléments, cette discordance introduite par l'objet petit a qui se trouvait effectivement pris par la chaîne, capté par elle, comme si le rat était pris au piège. Ce qui a, bien entendu, pour inconvénient clinique majeur de contaminer toute la chaîne de la façon que vous savez, c'est-à-dire de la rendre sceptique, c'est bien le cas là encore de le dire. Elle devient d'un seul coup, n'est-ce pas, plus moyen de savoir si tout ça n'est pas irréductiblement parasité, contaminé. Mais d'autre part, le fait que

(46) tout ça va se passer comme si toute la chaîne pouvait être soulevée par la présence de ce qu'il s'agit d'abolir, et là en tout cas de tenir, c'est-à-dire de l'objet petit a. Et il me semble que cette perception dans le champ de la réalité de cet objet singulier, peut s'entendre de cette manière-là.

Je passe également sur le fait qu'il s'agit en cette occurrence d'un objet arrimé, doué d'une intention, d'une volonté, d'une malfaisance, etc, il y aurait, je m'engagerais si je devais développer ce thème sur des choses encore plus atroces et je crois que j'en fais assez comme

ça pour aujourd'hui et que ça va bien comme ça. Mais ce n'est pas non plus tout à fait, tout à fait indifférent.

*

L'argent. La place de l'argent dans tout ça puisque argent il y a. Comme vous le voyez, je ne fais pour aujourd'hui aucune référence aux notes que nous avons de FREUD sur le cas et qui me serviront la prochaine fois, prochaine fois pour laquelle je souhaite vivement que vous ayez pris connaissance de ce notes car vous verrez à cette occasion, elles sont publiées en bilingue, c'est absolument épatant, vous verrez tout l'éclairage que les notes donnent sur l'observation. Je veux dire on va voir comment le filtre FREUD a opéré. Je veux dire la transformation subite entre les notes prise au cours des séances et le compte-rendu qu'il en fait ; cette transformation est absolument sensationnelle, et c'est à quoi nous nous intéresserons la prochaine fois. Ne serait-ce que parce qu'elle laisse présumer la façon dont nous-mêmes opérons. Je veux dire le genre de transformation que nous-mêmes faisons devant cette réalité clinique.

Donc, pour ce qui est de l'argent, je ne me réfère aucunement à tous les détails que nous connaissons par ces notes publiées sur le cas. J'en reste çà cette observation.

La place de l'argent. Eh bien ce que je viens de dire sur la saisie, par la chaîne, de l'objet, et dès lors sa contamination, eh bien si l'objet

(47) cause du désir est positivé de cette manière là, on voit bien que le signifiant qui, en quelque sorte, va le mieux rendre compte de cette positivation est celui qui est supposé être capable de satisfaire tous nos désirs. Le signifiant qui aurait la maîtrise sur le dit objet.

Sur l'objet cause du désir. Comme nous le savons, le consensus veut que ce soit l'argent qui soit ce signifiant. Et nous savons que l'argent dont LACAN dit que c'est le signifiant le plus annihilant que ce soit, pour une raison très simple, c'est que justement, c'est le signifiant qui annule la cause du désir, mais qui du même coup ce désir l'éteint puisqu'il ne permet plus de satisfaire que des besoins. Besoins qui, comme nous le savons, sont à radicalement distinguer du désir.

Mais on voit bien, néanmoins, si je puis dire, ce péché qui, dans notre spiritualité, a toujours marqué l'argent et continue de le marquer. Je lisais la semaine dernière dans Le Monde, n'est-ce pas, le journal en faisait le grand titre de son supplément financier "Gagner de l'argent, c'est vertueux". Mais donner ce titre c'était, je dois dire, dans la bouche d'un grand financier protestant - et vous savez, enfin, toutes les thèses qu'il y a eu là-dessus à propos du protestantisme, les thèses de Max WEBER - eh bien si ça fait un titre, ce genre de chose, "gagner de l'argent c'est vertueux", c'est bien parce que ça ne paraît pas du tout évident.

Je veux dire qu'il subsiste évidemment, je dirai de façon fort compréhensible, une certaine culpabilité à l'égard de cet objet qui effectivement est par essence sacrilège. C'est-à-dire sacrilège de laisser supposer que par lui on pourrait avoir la maîtrise, l'accès sur cet objet petit a. Cet objet suprême, l'objet de tous les désirs ; sur le souverain Bien.

Donc que, dans l'observation qui nous intéresse, l'argent ait joué ce rôle - et je passe, je dis bien, sur les antécédents, les problèmes du père, les dettes de jeu, etc, je passe sur tout ça -, et bien on comprend qu'en tant que tel l'argent ait été éminemment, si je puis dire, prédisposé à servir pour illustrer l'incapacité du patient à s'en sortir. Puisqu'il aurait pu, après tout, donner tout l'argent, c'était là le sacrifice qui ne lui aurait aucunement permis de trouver la paix, la paix

(48) spirituelle. Puisque le don dont il est question primordialement dans la castration, est un don symbolique. Ca n'est aucunement un don matériel. Et que le redoublement symbolique

dont je parlais tout à l'heure, le redoublement d'une castration symbolique - j'ai dit redoublement d'une castration symbolique car cela s'opère dans la chaîne du symbolique. Mais si l'objet primordial cédé est symbolique, le redoublement, lui, s'image, si j'ose dire, d'objets tout à fait matériels, par exemple d'images péniennes, ou d'argent par exemple, ou d'offrandes diverses, etc. C'est-à-dire que c'est ce qui explique aussi pourquoi le redoublement du sacrifice ne parviendra pas à gagner, à faire gagner la paix, la paix spirituelle.

Donc, je dis bien, ne soyons pas surpris que, mais vous le voyez, vous voyez je crois que si nous voulons parler de la névrose obsessionnelle, il y a en fait à parler de tout une série de références qui pour nous sont des acquis dont justement nous ne souhaitons pas parler. Parce que nous souhaitons que ça se conserve comme des acquis.

C'est ce qui nous donne un peu le nord, c'est ce qui nous sert à nous orienter et nous ne souhaitons pas mettre en cause toutes ces références. Et comme vous le voyez, l'obsédé est quelqu'un qui souffre, si je puis dire, de devoir mettre en discussion toutes ses références, tous ses acquis, et donc du même coup ne pouvoir se fier à rien et à personne. Sauf qu'il opérera chez lui ce genre de chose qui est présent dans l'observation et puis est aussi un beau trait clinique et qui malheureusement n'est pas individualisé par notre clinique psychiatrique comme il faudrait. Je ne sais pas quel nom on pourrait donner à ça, on pourrait peut-être ensemble lui trouver un nom, c'est, comment dirais-je ? Qu'il est assurément, dans le doute de tout, mais lorsque, par exemple, le garçon de restaurant dans le train, n'est-ce pas, il ne sait pas où il va descendre, à quelle station il va descendre puisqu'il est dans des calculs compliqués pour savoir s'il va descendre là, revenir sur ses pas, aller voir le Lieutenant A, l'emmener avec le Lieutenant B à la poste, enfin, bon !

Alors il est là, il ne sait pas. Et puis alors, il y a le garçon de restaurant qui lui dit : vous déjeunez sûrement au restaurant, Monsieur,

(49) je vous donne un ticket, je vous retiens une table. Alors du moment que le garçon de restaurant lui a dit ça, ah ! il va rester dans le train, n'est-ce pas, et donc du même coup il ne va pas descendre.

C'est-à-dire qu'en même temps que ce doute, donc, si généralisé, il y a cette espèce de soumission à une parole venue d'un autre, je n'ose pas dire de l'Autre, mais comme ça du premier qui est passé, et qui a donc supposé qu'il y avait ceci à faire ; et donc du même coup la soumission à ce qui est dit là.

Ça s'observe dans d'autres cas que la névrose obsessionnelle. Ça s'observe aussi dans les phobies, par exemple. Et je crois que c'est un trait qui mériterait d'être cliniquement, d'avoir son nom, car c'est assez remarquable, c'est très précis, c'est tout à fait remarquable, je ne sais pas comment on pourrait appeler ça. Ce n'est pas de la suggestion, ce n'est pas de l'hypnotisme, c'est autre chose.

Donc ce que j'évoque là est l'autre face du mode de relation au signifiant. Autrement dit le doute radical à l'égard du signifiant, doute qui n'a rien de cartésien, mais en même temps la soumission la plus complète aussi. On retrouve là ce que j'évoquais tout à l'heure sur le caractère contradictoire des ordres qui viennent du signifiant et sans doute chez le patient le mode ensuite contradictoire d'entendre ce qui lui vient de ce lieu.

Le fait - et je vais terminer maintenant, je vais terminer maintenant là-dessus -, le problème de pourquoi la névrose obsessionnelle comme un dialecte de l'hystérie.

Voilà, peut-être pourrions-nous enfin - je m'étais longtemps tourmenté sur la façon dont hystérie et obsession venaient s'opposer sans être aucunement ni des complémentaires, ni des

supplémentaires, mais on avait bien la perception que c'était des constructions qui venaient, si je puis dire, organiser leur liaison, leurs pseudopodes, leur excroissance à partir d'une problématique commune. Eh bien, je crois, là, que nous la tenons, à partir de la constatation du paradoxe suivant : c'est que si pour l'obsessionnel la problématique du sujet, c'est-à-dire de celui qui est passé par la castration et le fantasme originaire, et qui se retrouve à l'état de (50) sujet, c'est-à-dire animé par un désir mâle, c'est ça le sujet. Puisqu'il n'y a de désir que mâle, que d'expression mâle, comme vous le savez - si la névrose obsessionnelle est la tentative de celui qui donc a le statut de sujet, de se débarrasser de ce statut, de s'en affranchir, dans la mesure où ce statut lui vaut les difficultés et les tourments que j'ai évoqués tout à l'heure, on peut dire que l'hystérique, au contraire, est celle ou celui que se trouve en un lieu où il ou elle est affranchie de toute dépendance subjective, mais organise toute sa symptomatologie pour affirmer que, au contraire, il ou elle serait un sujet.

Autrement dit ce paradoxe de constater que celui qui l'est n'en est pas et que celui qui ne l'est pas ne veut que ça. Et il me semble que c'est de cette façon là que nous pouvons articuler hystérie et névrose obsessionnelle et comprendre pourquoi c'est bien autour de la question du sujet que l'un et l'autre viennent se rencontrer. Ceci n'étant qu'un point de départ puisqu'il y aurait encore bien plus et bien d'autres choses à dire pour spécifier cette formulation de FREUD, que la névrose obsessionnelle ne serait qu'un dialecte de l'hystérie.

*

Je ne vous ai pas traité là, aujourd'hui, mais ça commençait à bien faire, d'autres questions qui appellent spécification. En particulier les questions des instances paternelles telles que la névrose obsessionnelle les met en relief. Car sinon on ne comprend rien. On est comme FREUD. C'est-à-dire on ne comprend pas pourquoi le père mort peut être en danger ; pourquoi il pourrait y avoir meurtre du père mort. Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? Mais ça veut dire des choses très précises. Il est bien évident, pour vous en donner une imagerie la plus simple et la plus crue et la plus directe : celui qui récite ses ancêtres, eh bien il est bien certain qu'il tue son père mort. Ce n'est pas autre chose. Mais qu'il y a également à considérer dans la névrose obsessionnelle le père réel, avec, par exemple, ce paradoxe que pour le patient, son père n'a jamais été aussi présent qu'une fois mort. Et on le comprend parfaitement.

(51) Ce n'est pas, FREUD là, à ce moment-là, il flotte. Je veux dire qu'il se dit : mais enfin ! Je veux dire il s'interroge sur le fait de savoir si son patient n'est pas fou. Mais il est bien évident que l'immortalisation, que la mortalisation est du même coup l'immortalisation, c'est-à-dire d'une présence infiniment plus subtile est plus prenante que la présence réelle. Donc ne soyons pas surpris que pour son patient, son père n'a jamais été si vivant qu'une fois mort. Et puis il faudrait aussi pour comprendre là le problème, il faudrait aussi parler du père imaginaire en tant que support d'un idéal.

Et puis je ne vous ai pas non plus parlé aujourd'hui, mais ça ferait beaucoup, des problèmes, des craintes homosexuelles dans la névrose obsessionnelle qui sont, je dis bien, en général, mal comprises. Car justement confondues avec ce qui serait des tendances homosexuelles. Alors qu'il ne s'agit pas de cela, qu'il s'agit d'autre chose. Il s'agit d'une tout autre problématique. Et craintes homosexuelles qui sont d'ailleurs volontiers dirigées sur le père. Et dont je vous dis tout de suite par exemple qu'elles seraient plutôt à entendre dans le registre, dans la même gamme, dans le même registre que ce que j'évoquais à propos du supplice des rats. C'est-à-dire du coït avec ce qui serait l'objet-même.

Et puis également la tentative d'assurer une réconciliation avec le père. C'est-à-dire de réparer, de pouvoir avoir avec ce père un rapport qui ne serait plus nécessairement ni

conflictuel, ni meurtrier. Et si je conclus là-dessus, parvenir à avoir avec le père un rapport qui ne soit plus ni conflictuel ni meurtrier, on voit bien que c'est une préoccupation fort générale. Fort commune. Et qui nous permet de réinsérer, je dis bien, le dispositif obsessionnel dans ce que son effectivement nos modes traditionnels de penser et de souffrir.

*

Voilà donc ce que je pouvais vous raconter, cet après-midi.

(53) TROISIEME LEÇON *

Je constate chaque fois que ces conférences, que je me suis à vrai dire imposées, sont essentiellement pour moi l'occasion de me forcer, en quelque sorte, de me contraindre à essayer de conceptualiser ce qu'il en est de ce que l'expérience de la pratique peut m'apporter, concernant la névrose obsessionnelle.

Et je me rends compte principalement de ceci c'est la facilité, d'abord une certaine répugnance que j'ai à l'écrire, c'est-à-dire à rester dans le registre du propos, à propos de la névrose obsessionnelle, alors que vous savez que l'écriture y joue un grand rôle ; et puis aussi le fait que j'ai une tendance anormale, inhabituelle, en tout cas chez moi, à oublier ce que j'ai pu avancer, ce que j'ai pu raconter, ce qui est, en tout cas pour moi, à la fois le témoignage des résistances qu'il peut y avoir à appréhender la névrose obsessionnelle - peut-être plus que l'hystérie - et puis également le type d'urgence, de contrainte dans lequel il faut se mettre - vous savez, LACAN insistait sur la fonction de la hâte, en particulier dans son fameux sophisme, vous savez, des trois prisonniers - eh bien, la contrainte dans laquelle il faut se mettre pour ... pourquoi ? Pour, justement, être obligé de venir introduire un point - faire le point - introduire un point momentanément final - momentanément, mais en tous cas ... c'est-à-dire quelque chose qui vient rétroactivement organiser le sens d'une chaîne de réflexion et alors que précisément, comme vous le savez, tout l'effort de l'obsessionnel, voire de la pensée est d'éviter ce type d'achèvement, ce type de conclusion, ce type de point final, fût-il, je dis bien point final de ce temps-là, n'est-ce pas, qui est ensuite à être repris et réélabéré, la question n'est pas là.

(54) Donc, je dis bien le genre de nécessité dans lequel il faut se mettre, à défaut de quoi, on se retrouve dans cette position obsessionnelle connue, qui consiste à jouer, comme vous le savez, avec sa pensée, comme quelque chose qui pourrait sortir, mais pas forcément, qui pourrait voir le jour, mais qu'on retient quand-même, enfin je veux dire dans les sortes d'équivalences objectales qui sont plutôt scabreuses, mais très significatives...

Et donc, je perçois, si vous voulez, le genre de ruse que je me suis imposé en proposant ces trois conférences, c'est-à-dire en quelque sorte à venir marquer un point, au moins, n'est-ce pas, un point final. De telle sorte que d'ailleurs, comme vous le savez, je reprends donc là, pour vous, les choses au point où je les avais laissées hier, à Lille - alors, vous voyez, comme ça, je me disais qu'en réalité, je reprendrais pour vous ce que j'ai dit à Lille, et puis ... c'est bien là le type de tourment dans lequel nous laissent toujours les inachèvements, c'est-à-dire que même quand on croit avoir posé un point, comme je viens de le dire, on s'aperçoit bien,

* 21 mars 1987

néanmoins, qu'il y a tant de choses qui ont été laissées en cours de route ... Donc, je reprendrai les choses où je les ai laissées, hier, à Lille et où j'évoquais, par exemple, justement à propos de ce que je suis là en train d'évoquer, la contrainte dans laquelle peut se trouver le psychanalyste, dans sa pratique, d'avoir lui, à imposer un terme à la cure, c'est-à-dire de ne pas, en quelque sorte, se fier à ce qu'il en serait d'un déroulement spontané, en tant que celui-ci aurait normalement à venir se conclure à un moment donné, ce que justement, toute l'astuce, toute l'intelligence obsessionnelle sera toujours de reculer, comme vous le savez, le terme, de telle sorte que l'obsessionnel paraît volontiers une espèce de jeune homme qui a beau, si je puis dire, porter progressivement les stigmates de son âge, mais on voit bien la jeunesse, en quelque sorte, qui subsiste derrière tout cela

J'ai connu pendant de longues années, maintenant, un obsessionnel, dont je peux dire que, lorsque nous nous sommes séparés, après un long temps, je dois dire ... après un long temps, eh bien, je dois dire physiquement, n'est-ce pas, alors que moi-même je m'étais pas mal affaibli, etc... il était absolument inchangé, physiquement tout au moins, c'est-à-dire que les ans semblaient passés ... : imperturbable,

(55) aussi droit, la peau aussi tendue, enfin ... c'était assez bien. Ça ne veut pas dire que je vous recommande ce dispositif, à titre de conversation...

Donc, vous savez le type de contrainte qui, par exemple, fut celui de FREUD, d'avoir à dire : "Eh bien, ça se terminera à telle date", dans la mesure où il était sensible à ce fait que, à défaut, nous étions engagés dans un processus qui ignore le temps.

Voilà quelque chose qui peut encore une fois nous éclaircir la question de notre rapport à la temporalité, c'est-à-dire ce goût de l'immuabilité, de l'intemporalité, de l'éternité, en quelque sorte, qui semble propre à l'obsessionnel : c'est vraiment comme si le temps ne pouvait passer.

Le problème de l'exactitude est, lui, différent. L'exigence de l'exactitude, le souci de l'exactitude, est un tout autre problème, on ne peut pas l'assimiler tout à fait à celui du temps : il correspond plutôt au souci d'éviter, dans la rencontre prévue, par exemple, tout ce qui serait source de hiatus.

Alors, c'est à ce moment-là que le temps deviendrait dangereux et que peut-être soudain, si je puis dire, prendre la dimension temporelle. Et donc, l'exactitude est une espèce de façon, dans ce cas-là, justement d'abolir la temporalité.

Car, vous voyez, le temps de l'attente, enfin, c'est avec l'attente que viendrait s'introduire la dimension du temps. D'où cette espèce de vigilance quant à l'exactitude temporelle enfin tout ce qui s'organise là autour.

Donc, cette question que j'introduis au départ, bien qu'elle - pourquoi ne pas prendre les choses par leur terme, pourquoi nous, ne les prendrions-nous pas par leur terme, puisque précisément, c'est ce que l'obsessionnel cherche donc à éviter...

Et j'évoquais, hier à Lille - je reprends pour vous à propos de ce point final, la question générale de la ponctuation je crois l'avoir peut-être abordée avec vous - c'est-à-dire la façon qu'aura volontiers l'obsessionnel d'éviter la ponctuation dans sa formulation, voire dans sa pensée ; le souci d'assurer une continuité de la chaîne qui évite la

(56) ponctuation. Et il est en mesure là aussi de nous renseigner à son corps défendant, par exemple, sur la fonction de la virgule, sur la fonction du point de suspension, voire sur la fonction du point-virgule, puisqu'il nous renseigne en tous cas sur la fonction du point final.

Mais par exemple, grâce à lui, nous comprenons brusquement la fonction de la virgule à l'intérieur de la phrase puisque, comme vous le savez, elle est cette espèce de suspens qui vaut non seulement pour la respiration quand on parle, mais dans l'écriture, elle est ce suspens qui, en quelque sorte, prévient, retarde la précipitation du sens, comme si le sujet de l'énonciation était vigilant au fait que le sens allait se conclure, mais comme toujours de façon insatisfaisante, et comme s'il essayait, en quelque sorte de prévenir cette insatisfaction, par l'introduction de propositions circonstanciées, par l'introduction de digressions, de compléments, de réserve, etc de propositions qui, en quelque sorte, retardent, justement, cet achèvement, cette conclusion, ce bouclage sur le sens c'est-à-dire que nous pouvons, dans la virgule, lire quelque chose comme la trace du sujet de l'énonciation, au point que, comme vous le savez, la place de la virgule dans une phrase est, je dirais : essentielle.

C'est quelque chose dont vous avez peut-être pu vous rendre compte pour vos propres exercices d'écriture, ou à propos des exercices aux quels peuvent se livrer des auteurs, puisqu'elles ne sont pas vaines, ces tentatives d'écrire sans point - sans point, justement - de ponctuation. Mais lorsque vous-mêmes vous écrivez, vous percevez tout de suite que la place de la virgule dans l'équilibre de la phrase introduit, je dirais, un type de scansion qui, de façon ... je dirais, il faudrait voir ce que les linguistes ont là-dessus pu élaborer, comme c'est vraisemblable, mais qui est pour nous fort intéressant et, en particulier je dirais, dans les textes psychanalytiques qui, à cet égard, peuvent être encore peut-être plus illustrants que les autres.

Donc, chez l'obsessionnel, cette espèce de voeu d'un continuum qui commencerait par les points de suspension, c'est-à-dire dont l'origine, comme nous le savons, reste problématique et, du même coup, dont la fin reste elle-même marquée de points de suspension. Mais, entre ces points de suspension, un continuum.

(57) Et à ce propos, je pourrais faire la remarque incidente suivante : c'est que pour savoir où l'on va, c'est-à-dire à quoi, sur quoi une formulation vient à se boucler, sur quoi elle vient se conclure, eh bien, il faut savoir d'où l'on part. Car on ne conclut jamais que à l'endroit-même d'où on est parti. C'est ça qui est étrange. Et vous rencontrerez, en clinique, de façon tout à fait frappante, ce genre de phénomène, c'est-à-dire des patients dont la symptomatologie sera par exemple que leur existence sera marquée de sortes de ruptures, de cassures introduisant chaque fois un nouveau départ vers une direction différente, et vous verrez que c'est toujours, toujours rattaché, lié à ceci : c'est que c'est le départ qui, pour eux, est incertain - pour des raisons qui peuvent être biographiques, par exemple, n'est-ce pas, des raisons purement accidentelles et qui peuvent surgir pour faire ces sortes de, d'existences brisées.

Donc vous voyez, je commence aujourd'hui par la question du terme. Et cette question du terme nous introduit à la question de l'acte. Et là encore l'obsessionnel est quelqu'un qui, je crois, peut nous apprendre beaucoup sur la question de l'acte, puisque dans sa symptomatologie, figure régulièrement la crainte qu'il pourrait commettre un acte. Et quel qu'il soit. Et cela suffit - souvent, d'ailleurs, dans ses représentations, ça pourrait être un acte, je dirais, criminel, ou obscène, ou incongru ... Mais peut-être pouvons-nous penser que ce qui, en réalité, donne à cet acte son caractère outrancier, pour lui, c'est peut-être la possibilité simple d'avoir à envisager l'acte. C'est comme si c'était l'acte lui-même, en tant que tel, qui du même coup se trouvait marqué de ce caractère d'abomination dont il aurait à se tenir à l'écart et c'est bien entendu pour cela que sa biographie est en général marquée, comme nous le savons, par les évitements que nous savons à l'égard de tout ce qu'il en serait d'un acte, fût-ce un acte d'état civil, si je puis dire, c'est-à-dire d'avoir, je ne sais pas, à se marier, d'avoir à être responsable d'une naissance, ou d'avoir à changer d'emploi tout ce qui viendrait là constituer à proprement parler, un acte.

Et cela, en général, mais pas toujours, est contemporain chez lui

(58) avec ceci - et qui va nous introduire dans un autre problème, sans que nous concluions tout de suite sur le problème de l'acte - c'est qu'il est bien souvent dans ses pensées des impératifs d'avoir à commettre quelque acte incongru, monstrueux, obscène, criminel, etc, et ça peut l'amener à l'analyse - je veux dire : la crainte dans laquelle il est qu'il pourrait passer à l'acte. Et nous savons, nous qu'il n'y a pas, à ce moment-là à se faire trop de souci, puisque justement, sa névrose est telle qu'elle entraîne à cet égard une inhibition qui, ordinairement, est une inhibition radicale.

Une question qui m'a été posée et qui est une question pas facile et à laquelle j'ai été obligé de réfléchir un petit peu et je vais vous en proposer une réponse, est la question suivante : à propos donc de ce qui là vient dans ses pensées sous la forme d'un impératif, de l'impératif d'avoir à commettre un acte. Qu'est-ce que nous appelons, à vrai dire, des pensées obsessionnelles ? Est-ce qu'il suffit qu'il y ait cette espèce de stase ou d'itération, de rumination mentale, comme on peut l'observer dans de nombreux cas, pour que nous parlions de pensées obsédantes. Est-ce que ça suffit ? Ou bien, est-ce que nous devons reconnaître les traits qui nous font parler, à tel moment, de pensée obsessionnelle, à proprement parler ? Autrement dit, est-ce qu'il suffit d'avoir des obsessions, comme ça arrive, pour être un obsessionnel ?

Vous voyez tout de suite les objections que ceci soulève, parce que des pensées, comme ça, qui se produisent de façon un peu obsédante, peuvent survenir dans des cas extrêmement divers, extrêmement variés, voire, à l'occasion d'expériences ou de préoccupations, ou de choses comme ça et sans que nous puissions aucunement parler de névrose obsessionnelle.

Donc, qu'est-ce qui nous permet, à certains moments, de dire ça, ce n'est pas de la rumination mentale, ce n'est pas de la stase mentale, de la viscosité mentale, comme on s'exprime en psychiatrie, mais c'est bien de l'obsession.

Eh bien, je crois - ce que je vous propose comme caractéristique - c'est que ce qui constitue à proprement parler l'idéation obsession-

(59) nelle, doit comporter au moins deux traits.

Le premier, c'est de comporter obligatoirement la dimension de l'impératif, avec l'adresse du "Tu" : "Tu vas faire ceci", "Tu dois faire cela" : ça c'est le premier point.

Deuxième trait qui me semble également caractéristique : c'est que cet impératif va s'engager, va être pris irrémédiablement dans un processus de dénégation, c'est-à-dire devenir aussitôt un : "Tu ne dois pas" et assez volontiers une reprise de ce "Tu ne dois pas" dans une dénégation : "Tu ne dois pas ne pas" et ainsi de suite, avec la chaîne dès lors interminable que l'on sait.

Et le troisième trait, c'est que ces impératifs sont toujours en rapport avec quelque commandement qui, d'une manière ou d'une autre est lié à la castration. Soit en tant que ce commandement inviterait à l'accomplir, soit en tant qu'il inviterait à l'outrepasser, c'est-à-dire, comme je l'évoquais une fois dernière, à aller au terme du désir, par exemple, d'un accomplissement sexuel, d'où le caractère, comme on l'a vu, abominable des représentations qui peuvent s'imposer, ou d'un vœu de mort, d'où le caractère abominable des vœux de mort qui peuvent venir à l'esprit.

Je crois qu'au moins ces trois traits nous permettent de reconnaître ce qui nous permet de dire que là, il s'agit de pensée obsessionnelle. Si vous prenez, par exemple, *l'Homme aux rats*, eh bien vous savez que ça concerne au départ, ça s'organise au départ sur cette question de la dette et bien entendu, la question de la dette concerne au premier chef la castration, ce qui est

dû à l'Autre et en particulier au Père symbolique, pour que soit conclu avec lui ce pacte qui donne droit à la jouissance.

Et avec là, je dois dire, ce facteur qui, je ne crois pas, est tellement étudié par les psychanalystes, mais qui est exemplaire dans le cas de *l'Homme aux rats* et qui fait que - LACAN l'évoque au passage, mais il est bizarre que ce soit quand même si mal repris - c'est que le sujet a à payer pour la dette de son père, c'est-à-dire pour ce que le père n'a pas acquitté.

Autrement dit, lui-même prend là, si je puis dire, un héritage - en

(60) héritage, comme cela se produit d'ailleurs dans la vie civile - et ce qu'il a pour héritage, ben, c'est la dette de son père. Vous savez la façon dont son père avait perdu au jeu l'argent dont il avait la charge par ses fonctions de ... je ne sais plus quoi, dans l'armée... concernant je ne sais plus quoi, en tous cas, il avait dissipé au jeu cet argent dont il avait la responsabilité et il avait fait ce mariage, comme nous le savons - et ça, ça a déjà une valeur beaucoup plus symbolique - pour des raisons purement économiques, il avait épousé la riche héritière - ou une héritière - au lieu d'épouser la jeune fille pauvre, mais qu'il aimait. Et vous savez la façon dont ça va se transmettre directement au fils.

Eh bien, la question de cette transmission, je dirais, qu'intuitivement nous entendons bien, elle ne va pas de soi. Je veux dire si on peut légalement, dans la vie civile, dans le code, la justifier, à la rigueur : à la rigueur, pourquoi est-ce que le fils serait-il responsable des dettes de son père ? Mais comment le justifier, si je puis dire, dans l'économie subjective ?

Je soumets cela à votre réflexion parce que ce genre de choses que l'on répète avec aisance : "Ce sont les parents qui mangèrent les raisins verts et les enfants en eurent les dents agacées", etc : on répète ça d'autant plus volontiers que, justement, on ne saisit pas pourquoi ... C'est comme ça.

C'est-à-dire ... nous sommes étonnés, n'est-ce pas, que le problème de la responsabilité, dans certaines communautés, puisse être collectivement partagé. Autrement dit, que dans certaines communautés dites primitives, si l'un des membres est responsable d'une faute, eh bien, ça peut être l'ensemble de la communauté qui se voit, en quelque sorte, accusé de ladite faute. Bon.

C'est quelque chose qui est relativement moins présent chez nous. Relativement. Encore que nous puissions spontanément avoir tendance, comme ça, à mettre en cause, comme vous le savez, des communautés entières quant aux fautes qui furent commises par des générations antérieures, ou par certains de ses membres, etc.

Donc, vous voyez que, même chez nous, il pourrait y avoir cette ten-

(61) dance. Mais là, ce qui est plus intéressant, c'est que la communauté dont il est question n'est pas une communauté synchronique, une communauté rassemblée : c'est la communauté des générations. Et LACAN le fait remarquer, je ne sais plus à quel épisode, comment un sujet peut avoir, par exemple, dans son inconscient, la faute du grand-père, voire de l'arrière-grand-père. Et en tant qu'elle est là présente et que ses symptômes viennent là, en quelque sorte, pérenniser ce qui s'est passé trois générations antérieures et qui, à la limite, ne lui ont pas été transmises par la biographie organisée par la Saga familiale et qu'il trimballe ça avec lui, sans savoir, évidemment, de façon explicite de quelle faute il est question.

Donc vous voyez que, en tous cas chez nous, dans nos subjectivités, le terme de responsabilité collective vaut au moins dans le registre des générations et vient s'inscrire d'une façon qui semble inévitable. Mais je laisse cette question et j'en viens, je désire reprendre ce que j'avais commencé là, tout à l'heure et qui concerne donc ce refus de l'acte.

Cette réticence à l'égard de l'acte et qui, du même coup, nous éclaire sur l'acte psychanalytique lui-même.

Et il se trouve que ce qui va éclaircir la situation sera éventuellement ce moment qui paraît survenir avec une régularité - quand il survient - une régularité surprenante dans les cures d'obsessionnels et à la condition d'y avoir mis le temps.

C'est là qu'on voit combien nous sommes mal armés pour aborder la question du temps, du temps qu'on met.

Eh bien, c'est le moment où, dans la cure, va se préciser que le fantasme originaire, celui qui a mis en place la névrose infantile et cette subjectivité qui a été la matrice de la névrose obsessionnelle, je veux dire : ce moment où les plans sont venus s'inscrire, pour le sujet dans ce qu'il en est de son inconscient et d'une façon, dès lors, inaltérable.

Ce moment privilégié s'est produit à l'occasion, justement, d'un acte dont il a été le témoin, enfant. Très précisément d'un acte sexuel, le plus ordinairement ce qu'on appelle la "scène primitive" entre ses

(62) parents et dont les détails peuvent lui revenir, au moment où il les analyse, avec une précision non seulement surprenante, mais encore avec toute la richesse propre à l'imaginaire d'un enfant de deux ans pour essayer de s'expliquer, pour essayer de comprendre et pour essayer de donner une rationalité à ce qu'il est en train de voir, d'observer. Et le fait que le fantasme qui constitue en quelque sorte son acte de naissance, ce fantasme va se construire sur, justement, une dénégation de l'acte même auquel il vient d'assister, c'est-à-dire comme la tentative de nier, d'annuler, de barrer ce à quoi il a pu assister ; et donc le plan viendra s'organiser, y compris avec les places identificatoires qu'il prend à cette occasion, puisque le choix des places est limité, eh bien tout ceci viendra en quelque sorte se construire pour lui comme une dénégation de l'acte. Pourquoi je dis : de l'acte ? Ce n'est pas seulement parce que dans le langage courant, il s'agit d'un acte sexuel, mais bien parce que c'est ce qui a bien, pour lui, fonctionné comme l'acte originaire, l'acte de sa naissance, son accouchement, au sens propre du terme, en tant que sujet, c'est-à-dire sa venue au monde dans sa subjectivité, et en tant que, comme nous le savons, tout son effort ultérieur - grâce au plan qu'il se sera à ce moment-là, qui sera venu s'inscrire - sera à la fois de dénier cet acte et de refuser la subjectivité qui a vu le jour à ce moment-là.

Et lorsque ceci se produit - pas toujours je veux dire, il n'est pas toujours au pouvoir, ni de peut-être, je ne sais pas, de l'analyste, de faire qu'on en vienne à ce point - eh bien, à ce moment-là, on a cette espèce de surprise qui, je dois dire, est très agréable, à la fois pour l'analyste qui se voit justifié dans ses efforts et dans sa pratique et dans ses spéculations et dans tout ce qu'il peut raconter, etc, et aussi bien entendu pour l'analysant, bien sûr, puisqu'à partir de ce moment-là, on voit brusquement s'éclaircir, parce qu'il y a le plan, d'un seul coup : alors, l'ensemble de la construction devient absolument transparente, fût-ce dans les détails, fût-ce dans la compréhension de rêves et de cauchemars antécédants qui semblaient complètement incompréhensibles, complètement obscurs, etc tout ça, brusquement, trouve sa clé, trouve son chiffre. Et puis, en même temps, et c'est évidemment ce qui compte pour l'analysant comme

(63) pour l'analyste, les identifications prises à l'époque, à ce moment-là se trouvent déplacées - je veux dire : le sujet est capable d'y renoncer et de venir à une place, je dirais, plus satisfaisante et plus normative pour lui : les modalités de la vie sexuelle et de la vie sociale ... enfin je veux dire qu'il se produit à ce moment-là, effectivement, l'acte, la reconnaissance de l'acte qui lui a donné le jour, au sens structural du terme, c'est-à-dire l'a constitué comme sujet et, du même coup, lui permet de poser la conclusion, puisqu'il sait que,

maintenant, c'est là qu'il retournera : je veux dire que c'est aussi le lieu où il viendra un jour mourir, puisque s'il y est né, eh bien c'est là aussi qu'il terminera.

C'est-à-dire que, du même coup, avec, brusquement, la conclusion, le point final que peut prendre ce qui était jusque là ce continuum qui restait sur des points de suspension, il y a là maintenant ce qui ne lui permet plus de douter. Avec ce point final, cesse ce qui pouvait en être du maintien du doute ("On ne sait jamais", "on ne peut pas savoir", "on ne peut pas en être sûr") : ah, voilà que maintenant, on ne peut plus douter ! C'est comme ça et pas autrement, c'est-à-dire qu'à partir du moment où l'origine est à proprement parler reconnue, le point de terminaison, le point d'arrivée est du même coup assuré. Il n'y a plus à se faire de bile, si je puis dire, ni d'être d'ailleurs dans des préoccupations hypocondriaques, par exemple, ce qui n'est pas rare dans la névrose obsessionnelle : souvent, des jeunes analystes ou des analystes en contrôle s'étonnent de rencontrer des manifestations hypocondriaques dans la névrose obsessionnelle, mais il est évident que la mort - LACAN a là-dessus une formule très jolie : il dit que pour l'obsessionnel, la mort est un acte manqué : c'est quelque chose de très précis et de très joli, n'est-ce pas ; et on voit bien pourquoi et on voit bien comment, de la façon que j'évoque pour vous, on voit bien que là, la mort est reconnue comme étant effectivement ce terme qui, du même coup, justifie l'existence, justifie la vie.

Vous savez comment LACAN distingue : la mort, nous disons : la mort, la mort, la mort : y a toutes sortes de morts et, comme il le dit, y a par exemple la mort qui porte la vie : et celle-là, celle

(64) que j'évoque pour vous en est assurément une.

Et donc, cette espèce, du même coup, de réassurance que l'obsessionnel veut bien, du même coup, nous montrer, en nous assurant que, même si nous en doutons, - vous savez comment nos spéculations, puisque j'essaie chaque fois de témoigner, combien la pensée de l'obsessionnel est indissociable de ce que nous appelons la pensée tout court, notre pensée - eh bien, vous savez combien justement notre pensée, nous la faisons souvent balancer entre ce qu'il en serait d'une clôture, en tant que cette clôture marquerait une limitation de la pensée et nous disons : oui, mais elle doit rester ouverte : clôture et ouverture qui sont reprises, d'ailleurs de la théorie des ensembles, de la topologie : y a les ensembles ouverts, y a les ensembles fermés, etc... et le complémentaire d'un fermé c'est un ouvert et ainsi de suite. Mais nous voyons à ce propos-là des précisions beaucoup plus décisives et qui sont celles-ci pour qu'une pensée ... - Je dirais ceci, c'est qu'il y a ouverture et ouverture. Il y a des ouvertures qui peuvent être tout à fait différentes - pour qu'une pensée soit effectivement ouverte, c'est-à-dire n'entretienne pas simplement le scepticisme, le doute, l'incertitude, se boucle sur : "On ne peut pas savoir", sur le "Cause toujours", etc..., il faut d'abord que cette pensée ait pu se conclure. Puisque c'est à partir de cette conclusion qu'elle pourra effectivement prendre la mesure de ceci : c'est que si la seule vérité dernière est celle que j'évoquais pour vous à l'instant, c'est-à-dire : la mort, c'est la seule, cela donne du même coup aux modalités de la vie, de l'existence, effectivement, cela leur donne de toutes nouvelles ouvertures. Et cela peut d'ailleurs éviter d'organiser sa vie comme si, effectivement, je dirais, elle devait être cadavérisée, comme ça, dès le départ. Autrement dit, la reconnaissance de ce terme autorise effectivement, ne vaut pas comme point, je dirais, qui, du même coup, conclut la pensée, mais lui donne les ouvertures qui permettent donc de repenser autrement et différemment.

Ce que j'évoquais hier soir aussi et qui peut-être est susceptible de vous intéresser concernait ce problème délicat que je crois avoir commencé à aborder avec vous et qui concerne le rapport au père, et sur lequel je conclurai moi-même peut-être aujourd'hui.

(65) La question du rapport au père, et cela, à propos de la remarque que je rapportais dans ce fait banal que j'ai observé, c'est-à-dire une personne, s'exprimant à la télévision et parlant de son père - personne qui n'a rien d'obsessionnel - et disant : "Mon père a 85 ans, il est solide comme un roc, Dieu merci", formulation, comme vous le voyez, éminemment naturelle et normale, si ce n'est que lorsque vous l'écoutez d'une oreille de psychanalyste, vous vous demandez pourquoi ce "Dieu merci".

Autrement dit, qu'est-ce que ce "Dieu merci" vient ici prévenir, ou dénier ; parce qu'après tout, il pourrait aller de soi que parlant de son père, on ne peut que souhaiter que sa vie dure. Pourquoi y a-t-il besoin de l'affirmer ?

Nous savons très bien que s'il y a un besoin d'affirmation, c'est juste ment ... Il n'en est pas du tout comme ça dans l'inconscient ce besoin d'affirmation, ce "Dieu merci" ne peut que venir répondre à un vœu de mort inconscient. Ça ne peut pas avoir d'autre sens, car, sinon, il n'a rien à faire ici. S'il allait de soi, entre nous, que, parlant de son père, on ne pouvait en parler qu'en souhaitant sa longévité, cette redondance serait parfaitement superflue. Elle paraîtrait même inconvenante.

Donc, si elle est là et présente, je dis bien chez un sujet qui n'a rien d'obsessionnel, elle nous interroge sur quelque chose qui est vraisemblablement normal ... (fin de bande).

bien entendu, il y a mort et mort. Un vœu de mort un vœu de mort, parce que c'est bien le père mort qui fait qu'il y a la vie. C'est bien ce type de mort-là, c'est par cette mort-là que la vie s'entretient. C'est même là la dette primordiale que nous avons envers lui et qui fait que notre propre existence a à venir se terminer, s'accomplir en ce lieu-là, que nous lui devons notre vie, dans tous les sens du terme.

Ce qui fait donc que le vœu de mort, c'est aussi bien, il est indissociable, il n'est pas le contraire de l'amour que nous lui portons. Il est bien, si je puis dire, tissé de ... Il n'en est même pas l'envers, comme y a un envers et un endroit : il est tissé avec lui, je dirais, du même côté. Et c'est assurément ce qui rend notre relation à ce

(66) père singulièrement paradoxale, et peut-être aussi l'amour, en général, si paradoxal. C'est d'ailleurs peut-être l'une des raisons non plus seulement que l'ordre de l'imaginaire, c'est-à-dire narcissique, qui ne relève plus seulement du mythe de Narcisse, mais les raisons de structure, qui font que l'amour est peut-être si intimement tissé, mêlé, comme nous le savons au vœu de mort.

Et alors, le problème, avec l'obsessionnel, voilà la difficulté : c'est que ce vœu de mort va volontiers se porter sur son père réel, bien sûr. Mais avec l'ambiguïté que je viens de signaler. Car, comme je le dis bien, c'est aussi cette mort qui, en quelque sorte, assurerait son éternisation et sa grandeur, à jamais garanties. Par rapport au père mort, le père vivant est évidemment toujours en-deçà.

Vous savez, LACAN fait remarquer à propos de cette formule : "Tous les hommes sont mortels, Socrate est un homme : Socrate est mortel" : le fameux syllogisme. Ben le paradoxe est évidemment que tous les hommes sont mortels, mais que Socrate, il est immortel, il continue, en tous cas, de vivre pour nous ; alors que tant d'hommes qui ont effectivement disparu, nous n'en savons rien. Et si Socrate pour nous est immortel, c'est assurément qu'il est venu occuper une place privilégiée. Même d'ailleurs, dans ce qui fut une spéculation chrétienne, je veux dire, qui a cherché à préserver Socrate, par exemple.

C'est-à-dire que la venue, à cette place, du père mort est ce qui, du même coup, a assuré son éternité.

Mais ça ne suffit pas, quand-même, tout ça.

Nous sommes obligés de prendre un autre biais pour comprendre ce qui se passe entre l'obsessionnel et le père, son père réel. Et c'est un biais inattendu, mais je vais le prendre de façon d'autant plus rapide avec vous, que je crois l'avoir déjà bien abordé la dernière fois, en ce qui concerne la question de l'écriture. Cette question de l'écriture en tant que vous savez pour nous, l'écriture est constituée de symboles, elle est faite de symboles, nous nous servons, voilà. Il y a là sur ce tableau une série de symboles et chacun d'eux n'a plus aucun rapport avec l'objet qu'il est susceptible d'évoquer pour vous. Ce qui fait donc que chacune de ces lettres n'est en rien un signe. Sauf si vous êtes correcteur d'imprimerie : à ce moment-là,

(67) vous allez lire ces lettres comme des signes. Mais pour nous, nous les lisons comme ça : ce ne sont pas des signes puisqu'aucun de ces graphismes ne se rapporte à quelque objet, alors que, comme vous le savez, il y a des écritures idéographiques qui sont constituées de signes, même quand elles sont lues de façon phonique.

Chacun de ces signes a donc pour nous valeur symbolique.

Symbolique de quoi ? Eh bien, justement, de ce qu'il représente, c'est-à-dire du fait qu'il n'est pas un signe, c'est-à-dire représentant l'objet qui, du fait même du symbole, est pour nous perdu. L'écriture c'est ça. Pour nous, l'écriture commémore le symbole et la perte de l'objet, cet objet qui, donc, ne peut pas s'écrire. Voilà l'impossible, le nécessaire et l'impossible comme nécessaire. C'est ce qui ne cesse de ne pas s'écrire.

Peut pas s'écrire, puisque je n'ai là que des symboles et je peux en aligner tant que je veux et je peux avoir le plus grand talent que je voudrais, je ne pourrai jamais faire que l'objet vienne jamais ici, être représenté, présentifié comme tel, puisque chacun de ces symboles commémore sa perte.

Et, comme je l'évoquais pour vous une fois précédente, le propre de l'obsessionnel ce sera de restituer au symbole sa valeur de signe, c'est-à-dire, puisque le symbole commémore la perte de l'objet, à peine un glissement me permet donc d'en faire le signe de cet objet, fût-il perdu. Autrement dit, comme si chaque lettre avait, collé à elle, ce réel qui nous tourmente.

Je suis en train, là, de vous faire le commentaire du *Séminaire sur la lettre volée* qui introduit les *Écrits*. Hein, ce pour quoi les policiers n'arrivaient pas à trouver la lettre volée : parce qu'ils la cherchaient dans le réel, alors que le réel, c'est la lettre qui le transporte avec elle. Alors, ils pouvaient toujours chercher. Ils pouvaient toujours fouiller le réel, puisque la lettre l'emporte avec elle. Et LACAN dit bien que les rapports du lieu avec la lettre sont toujours ambigus. A ce propos, une incidente : il sera volontiers retenu, à partir de ce séminaire, qu'une lettre arrive toujours à destination. Alors, je dois dire, je l'ai entendu un nombre incalculable de fois : "Y a pas à s'en faire une lettre arrive toujours à destination. D'ailleurs,

(68) LACAN l'a dit, c'est marqué". Seulement, il faut bien entendre la destination dont LACAN parle et pourquoi la lettre, inévitablement, retourne, puisque c'est de là qu'elle sort. Et c'est justement ce que l'obsessionnel, je dirais, illustre admirablement : c'est que la lettre, lui, transformant donc sa valeur symbolique en signe, signe de cet objet qui, à partir de ce moment-là, effectivement, lui colle après, à ladite lettre, ce qui fait qu'on peut la déguster, etc, la humer, la calligraphier, hein : l'art de la calligraphie, etc. Eh bien, du même coup, cet objet qui avait donc, en quelque sorte à subsister en tant que non présentifiable, c'est-à-dire en tant qu'appartenant au réel, cet objet, si le symbole passe au signe - le symbole-lettre - cet objet se trouve passé dans le champ de la réalité. Autrement dit, la réalité devient crotteuse, infectée, comme je l'ai déjà dit, plein de microbes. Il va s'y balader des objets incongrus et inconvenants, comme des rats, par exemple ; et puis tout va s'en trouver contaminé ; et du même coup, entre autres choses, le père réel va être vécu comme celui qui n'aurait pas à être là, c'est-à-dire comme s'il était lui-même l'expression de cet excès. Et c'est ainsi que le voeu

de mort contre le père réel, comme vous le voyez, prend là une dimension tout à fait nouvelle, puisque ça pourrait être aussi bien le voeu que le père, en quelque sorte, revienne à sa place propre ; comme si son incarnation n'était jamais que ... qu'à la limite du tolérable. Et ça aussi c'est je crois, un grand trait clinique, hein.

Est-ce que c'est tolérable, et les représentations diverses que on lui donne dans le social : la figure du chef, etc : est-ce que ceux qui occupent cette place sont tout à fait sensibles au voeu de mort qui les accable ?

Donc, vous voyez, à propos de la présence du père réel, donc du père dans la réalité, une nuance que nous ne pouvons parfaitement saisir qu'en reprenant la question générale de la transformation du symbole en signe, par l'obsessionnel, et de ce que, du même coup, la réalité va se trouver, pour lui, investie par ce qu'il ne parvient plus à en retrancher. D'où, d'ailleurs, ces commandements d'avoir à accomplir quelque acte qui opérerait la coupure, la césure qu'il lui importe, comme nous le savons, toujours d'éviter.

(69) Et enfin, pour terminer sur la question de la destination de la lettre, c'est que dans le séminaire que raconte LACAN, la destination de la lettre, c'est la poubelle. Et ce que LACAN reprendra plus tard quand il parlera de "poubelliciation" : c'est pas un jugement porté sur la qualité des publications. C'est sur le phénomène lui-même qu'il appelle "poubelliciation".

Pourquoi ? Eh bien, parce que nous parlons, nous, chaque fois d'objet perdu, etc : de façon un peu mythique ; on pourrait penser que c'est le mythe de l'analyse, le fameux mythe de l'Oedipe, etc : est-ce que ce n'est pas quelque chose de parfaitement imaginaire, le type de construction que nous nous donnons, de prémices que nous nous donnons pour élaborer ensuite, la pierre d'angle sur laquelle repose tout notre édifice, etc. En fait, ce que nous savons, c'est que le jeu du symbole de la lettre n'est possible qu'à la condition que certaines lettres en soient, à tel ou tel moment, retranchées - c'est le *Séminaire sur la Lettre volée* et l'usage que fait LACAN des chaînes de *Markoff* : il y a des moments, des temps dans la chaîne où des lettres ne peuvent pas revenir : elles sont interdites de séjour ; elles sont rejetées.

Ce qui fait donc que lorsque nous parlons, nous, d'un objet primordial, perdu, etc, le seul objet que nous puissions repérer dans sa matérialité, dans son support matériel c'est la lettre, en tant que telle ; pas telle ou telle lettre, mais la lettre en tant que telle et qui fait qu'à certains moments du fonctionnement de la chaîne, il y en a certaines qui ne peuvent pas être là. Et la chaîne s'organisant autour, je dirais, organisant sa signifiante par ce qui lui fait défaut, on voit bien la matérialité de la lettre qui ne peut pas venir dans la chaîne, constituer le support matériel, physique, de cet objet qui fait défaut. C'est pourquoi LACAN l'appelle d'une lettre : la première de l'alphabet, pour bien le signifier, c'est-à-dire l'objet a, qui n'est - et il le dit explicitement quelque part - rien d'autre qu'une lettre.

Dans la mesure où ceci, en quelque sorte, vient régler le fonctionnement corporel, les parties détachables physiologiquement du corps vont se trouver représentatives de ces objets chus, de ces lettres : c'est ce qui, évidemment, donne à la lettre le caractère que la névrose obsessionnelle illustre, c'est-à-dire de sortir d'un pot. Et lorsque

(70) LACAN nous dit qu'une lettre arrive toujours à destination, ça ne veut pas dire qu'elle arrive à son destinataire. Et d'ailleurs, il interroge sur la question du destinataire : qui est le destinataire d'une lettre? et à qui appartient-elle, demande-t-il, est-ce qu'elle appartient à celui qui l'a faite, à celle qui l'a reçue ? et pourquoi est-ce que le préfet de police va prendre le papier, le chiffonner, puis le balancer à la poubelle ? Eh bien, parce qu'en allant à la poubelle, la lettre va effectivement arriver, non pas à son destinataire, mais à sa destination : c'est-à-dire de là où elle est sortie.

Et je dis bien : il n'y a pas d'exemple plus frappant que l'obsessionnel pour nous rappeler cette particularité du maniement de la lettre.

Et pour enfin m'arrêter, une dernière remarque : ce qui veut dire que, du même coup, vous trouvez toujours dans le *séminaire sur la lettre volée*, une formulation de LACAN qui, j'espère, vous a paru énigmatique : il parle des *Ecrits* comme d'une "cavalerie folle de traites en blanc". Il dit : Verba volent, scripta manent : qu'à Dieu n'ait plu que ce fut l'inverse, puisque les *Ecrits* ne sont jamais que les traites en blanc d'une cavalerie folle" : quelque chose comme ça. Qu'est-ce que ça veut dire ?

Eh bien, il est évident que si le statut de la lettre est celui que je viens de vous dire, c'est non seulement ceci, c'est que, dès lors, la vérité d'un écrit, d'un écrit en tant que tel, devient du même coup toujours ... douteuse. Car qu'est-ce qui fonde, alors, la vérité de l'écrit ?

Pourquoi "traites en blanc" ? Parce que nous voilà replongés dans le problème de la dette.

Mais dette de quoi et dette à qui ? C'est bien pourquoi il s'agit d'une cavalerie folle : vous savez ce que c'est, les traites de cavalerie, hein ? C'est engager à payer quelque chose, en attendant qu'un premier abus vienne donner l'argent pour euh ... vous savez ce que c'est, les traites de cavaleries ? dans les mécanismes financiers, je veux dire, comment on assure le paiement de traites par d'autres traites, qui sont majorées par rapport aux premières, mais qui elles-mêmes seront remboursées par d'autres traites majorées par rapport aux

(71) secondes ainsi de suite.

C'est-à-dire qu'à la limite, un sujet, comme ça, pourrait vivre sans jamais rien déboursier : en payant toujours, en quelque sorte, son dû par un prêt qu'il promettra de rembourser plus tard et ainsi de suite. C'est le mécanisme de ce qu'on appelle les traites de cavalerie.

Je crois qu'il faut bien, là, mesurer ce que dit LACAN. Bon, vous savez que les métaphores ne sont jamais quelconques. Alors que, dit-il, "c'est la parole qui féconde nos actes par ces transferts" : ça aussi, ça serait, je crois, à essayer de bien analyser, de bien entendre "qui féconde nos actes par ces transferts" : pas par LE transfert. Il dit "par ces transferts". Moi je crois que c'est le genre de formules sur lesquelles on pourrait un jour se réunir pour discuter, pour les analyser, parce qu'elles sont assez denses et assez nodales, si j'ose dire, pour mériter beaucoup de commentaires, mais je crois que je vous ai introduits à ces formules par ce que je vous ai abordé aujourd'hui et ce sur quoi je m'arrête maintenant.

Charles MELMAN